

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE POUR
LA JEUNESSE

L'OISEAU BLEU

PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE DE MONTRÉAL

Rédaction et administration, 1182, rue Saint-Laurent
Montréal, Canada

Abonnement: Canada et États-Unis: \$1
Conditions exceptionnelles aux collèges, couvents et écoles
Téléphone: PLateau 1131

VOLUME XVI — No 3

MONTRÉAL, OCTOBRE 1935

Le numéro 10 sous



Deuxième voyage de Jacques Cartier au Canada

Le dessin qui orne la couverture de ce numéro, oeuvre de M. Maurice Raymond, diplômé de l'École des Beaux Arts, est la reproduction du timbre commémoratif que la Société de Saint-Jean-Baptiste a émis à l'occasion du quatrième centenaire du deuxième voyage de Jacques Cartier au Canada.

La Société nationale des Canadiens français s'est plu, cette année, à évoquer ce grand événement historique. Elle l'a signalé en maintes occasions. L'Oiseau bleu y a intéressé ses lecteurs. Il en a fait le sujet de son dernier concours littéraire, dont le résultat a été publié dans la livraison de juin-juillet.

Rien, semble-t-il, ne saurait être mieux approprié au dessin de M. Raymond, que la publication du travail qui a valu à Mlle Thérèse Tanquay le premier prix de ce concours.

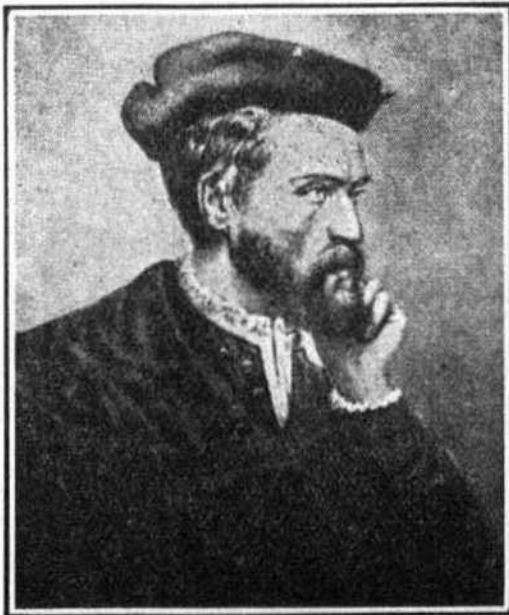
* * *

Les heureux résultats obtenus par Cartier en 1534, lors de son premier voyage vers les côtes américaines, déterminèrent le roi de France à poursuivre l'expédition commencée.

Notre beau Canada entra dans l'Histoire.

Le brave capitaine se heurta à l'hostilité des armateurs terre-neuviens; tout de même, c'est avec moins de peine que l'année précédente qu'il renversa les obstacles et parvint à réunir un équipage de quelque cent dix hommes et à armer trois navires: la *Grande Hermine*, la *Petite Hermine* et l'*Émerillon*.

Enfin, le 19 mai, en la fête de saint Yves, patron des marins de Bretagne, les voiles



JACQUES CARTIER

gonflées par un vent favorable, arborant le drapeau blanc aux fleurs de lis, les navires sortaient du port malouin. La traversée fut très orageuse et dura soixante-neuf jours. Séparés par les vents, les trois navires ne se trouvèrent réunis que le 26 juillet.

Alors commença l'exploration des côtes du Canada. Le 10 août, Cartier entra dans une "moult belle et grande baie, pleine d'îles et bonnes entrées" qu'il nomma baie Saint-Laurent, en l'honneur du martyr qu'on honore en ce jour. Dans la suite, ce nom devait s'étendre au golfe et à notre si beau fleuve, orgueil des Canadiens. Cartier découvrit successivement l'île de l'Assomption, appelée plus tard l'île d'Anticosti, les Sept-Iles, la rivière du Saguenay, l'île-aux-Coudres et l'île d'Orléans.

On s'est demandé pourquoi Cartier avait fait une si minutieuse exploration du golfe? — C'était probablement parce que, hanté du désir d'aller en Asie, ses vues se trouvaient complètement changées par la découverte de cet immense continent.

Après avoir côtoyé le golfe, au nord et au sud, il commença l'exploration du fleuve qui, selon le dire des sauvages Taignoagny et Domagaya "va si loin que jamais homme n'a été jusqu'au bout". Il s'arrêta devant le puissant Saguenay sans l'explorer. Quelque temps après, il était à l'île d'Orléans, appelée par les marins de l'équipage île de Bacchus, à cause de la grande quantité de vignes qu'on y trouva. Cartier, décidé à hiverner au Saint-Laurent, chercha "hable et lieu de sauveté pour mettre les navires". Il découvrit bientôt une petite rivière près du village indien Stadaconé, il l'appela Sainte-Croix. Il y fit entrer les deux grands navires, et avec l'*Émerillon*, il s'apprêta à remonter le fleuve jusqu'à Hochelaga. Les Algonquins essayèrent, mais en vain, de retenir Cartier chez eux. Le Malouin était trop profondément chrétien pour s'effrayer des malédictions du dieu Cudouagny.

À Hochelaga, plus de mille sauvages accueillirent les visages pâles et passèrent la nuit à se réjouir criant "à toutes heures *aguyase*, "mon ami", qui est leur dire de salut et joye". Le lendemain, Cartier fut reçu solennellement dans la bourgade sise au pied d'une petite montagne. Le village comprenait une cinquantaine de longues cabanes. Le chef fut porté au-devant des nouveaux venus. Il était perclus des pieds et des mains et les présenta à Cartier, espérant se faire guérir. On emmena des aveugles, des boiteux et des infirmes de

tout genre pour qu'il les touchât. Le brave Malouin n'avait pas le don des miracles; du moins, il se mit en prières et récita sur eux l'Évangile selon saint Jean, en demandant à Dieu qu'il leur accordât la connaissance de notre sainte foi. Après la distribution des présents d'usage, Cartier fut conduit sur la montagne. Émerveillé du splendide panorama qui se déroulait si harmonieusement à ses pieds, au delà du fleuve féérique et jusqu'aux hauteurs qui bornent l'horizon, il ne trouva qu'un mot pour exprimer son admiration; il appela "Mont-Royal" cette montagne d'Hochelaga qui a conservé depuis cette gracieuse appellation.

Connaissant bien la versatilité des sauvages, il craignit pour ses navires et se rembarqua le plus tôt possible à destination de Stadaconé. Ce Saint-Laurent captiva-t-il le grand navigateur au point de le déterminer à passer l'hiver au milieu des sauvages ignorants? Oui, il devait penser ce qu'ont chanté plus tard les poètes, et que nous redisons avec joie,

..... l'étranger t'admire,
Grand Saint-Laurent, dont je ne saurais dire
La beauté sans amour, ni le nom sans fierté.

Sans doute, il avait aussi pour but de mieux connaître les conditions du climat, les produits du pays et les mœurs des habitants.

Par malheur, les sauvages manifestèrent de l'hostilité contre l'expédition française. Et bientôt, comme si la Providence voulait donner à Cartier une autre occasion de faire connaître son courage, sa grande force d'âme unie à une profonde piété, le scorbut, ce terrible mal de terre, qui fit périr tant de personnes au début de notre histoire, s'abattit sur Stadaconé, où il fit de grands ravages et se communiqua aux marins français. Un moment, de toute l'expédition il ne resta plus, avec Cartier, que deux hommes valides pour avoir soin des malades, enfouir les morts sous la neige, et faire la garde du fort et des navires. Les Français cachèrent avec soin leur détresse et la perte de vingt-cinq des leurs. On réussit à guérir les autres, grâce à un procédé enseigné par Domagaya, consistant en une décoction faite avec les feuilles et l'écorce d'un arbre appelé *annedda*, probablement l'épinette blanche. Au mois de mai, Cartier renouvela l'acte de prise de possession de la vallée du Saint-Laurent et se hâta d'appareiller, car les sauvages, de plus en plus hostiles, avaient rassemblé un grand nombre de guerriers dans le dessein apparent d'attaquer l'expédition. Le brave commandant, payant d'audace, attira dans son fort les chefs sauvages et se saisit de Donnacona, des interprètes Taignoagny et Domagaya, et des deux principaux Indiens. Stadaconé n'osait se venger. Voulant adoucir la captivité de leur

chef, les Indiens donnèrent à Cartier plusieurs colliers d'*esnoguy* pour l'engager à le bien traiter.

Le célèbre navigateur abandonna la *Petite Hermine*, faute de bras pour la manœuvrer. En longeant la côte méridionale du fleuve jusqu'à Gaspé, il découvrit le détroit qui sépare l'île de Terre-Neuve du cap Breton. Le 6 juillet, il entra au port de Saint-Malo, après une traversée de vingt-cinq jours à partir du cap de Raze. Il ne put tenir la parole qu'il avait donnée aux sauvages de revenir au bout d'un an ramener leur chef et fonder un établissement; il eut même la douleur de voir mourir, un à un, chacun de ces précieux otages de la civilisation et du christianisme, avant qu'il pût songer à recommencer son entreprise.

On ne saurait exagérer l'importance de ce second voyage du courageux Malouin. Il établissait les droits de la France sur la plus belle vallée du Canada, et sur la plus facile voie de pénétration à travers l'Amérique du Nord. Il amenait la connaissance de l'insularité de Terre-Neuve, qu'on avait soudée au continent asiatique. Et ce qui vaut mieux encore, il donnait l'espoir d'établir le règne de Jésus-Christ chez ces pauvres sauvages ignorants.

Il faut espérer que l'année 1935 renouvellera les glorieux souvenirs du second voyage de ce père de la patrie canadienne, et que sa piété et sa valeur se perpétueront jusqu'à la fin de l'histoire du pays, sur ces rivages qu'il a visités le premier, et dont il a préparé la conquête au Christ et aux Français.

Thérèse TANGUAY,

Pensionnat des Saints-Anges

Saint-Jérôme, comté de Terrebonne, P.Q.

En consultation

Le docteur, après avoir ausculté son malade — Mon petit ami, il faut aller respirer l'odeur des pins.

Le petit malade — Mais, Monsieur, c'est ce que je fais toute la journée; papa est boulanger.

Fine réponse

Certain brave paysan, lorsqu'on lui demandait son âge, répondait toujours qu'il n'en savait rien.

— Comment! lui dit un jour quelqu'un, vous ne savez pas votre âge?

— Non, répond l'homme. Je compte mon argent et mes moutons, de peur de les perdre; mais je ne compte pas mes années: je sais bien que je n'en perdrai pas une seule.

L'ÉCOLIER ET L'ÉCOLIÈRE PATRIOTES

Initiative opportune ⁽¹⁾

RÉPONSE DE...

Madeline LAUZON, 7ème année B,

École Notre-Dame-du-Très-
Saint-Sacrement, Montréal

SOYONS PATRIOTES

Ce cri est devenu unanime parmi les Canadiens français. Tous le répètent, mais tous en viennent-ils à l'exécution?... Quelle sera la part de l'écolière dans cette campagne? Celle-ci: à l'école, à la maison, à l'extérieur, ne pourrait-elle pas parler le français, tel que le parlaient les Français nos pères? Mais pour le parler, il faut l'apprendre, il faut s'instruire. Si l'écolière suivait attentivement toutes les leçons qui traitent de la grammaire et de la littérature, répéterait-elle ces expressions fautives et incorrectes? Elle est parfaite la langue française qu'elle emploie.

Ce qu'elle devrait apprendre beaucoup aussi, c'est l'histoire nationale, l'histoire des héros sans peur qu'étaient nos ancêtres. Elle devrait apprendre par cœur, et dès le jeune âge, la narration des souffrances et des courages héroïques des premiers défricheurs de notre sol; les combats des vaillants défenseurs de notre si belle et si glorieuse patrie! Ne devrait-elle pas connaître la géographie du Canada et particulièrement celle de la grande province de Québec, avant celle de l'Angleterre et des autres pays? Est-il concevable d'entendre des enfants dire en quel continent est située l'Angleterre et ne pas savoir où est le Canada; en quel pays se trouve Londres et ignorer où sont Montréal, Québec et Ottawa? Bossuet n'a-t-il pas dit: *Une des choses qu'il faut imprimer le plus fortement dans l'esprit des hommes, c'est l'estime et l'amour de leur patrie.* Eh bien! jeunes écolières, nous, la génération actuelle, nous les femmes de demain, ne pourrions-nous nourrir dans notre cœur un peu plus d'amour pour notre patrie?

Autre moyen de refranciser: à la maison, ne pourrions-nous pas, jeunes écolières, au lieu de chanter les airs de jazz et les chansons populaires nouvellement sorties, chanter nos vieux refrains canadiens et même des chansons nouvellement éditées, mais canadiennes? La mode du jazz passe; au bout de quelques mois de publicité, un air est ancien. En est-il de même des chants canadiens? Depuis plusieurs siècles, certains airs se chantent: la mode n'est pas passée et ne passera pas de sitôt que je sache.

Encore une manière de rester bien Français: garder les traditions. Disons la prière en famille, comme le faisaient nos pères. Continuons cette belle coutume de demander la bénédiction paternelle, le premier de l'An. Citadines, nous ne pouvons aller prier au pied de la croix du chemin; pourquoi ne pas suppléer à cette pieuse coutume par l'assistance quotidienne aux offices du mois de Marie? Nous montrerions là que nous sommes vraiment Canadiennes françaises et catholiques.

Nous avons entendu parler souvent de l'achat chez nous. Jamais on n'en parlera assez. Il s'agit là de refaire la mentalité de toute une population et d'édifier sur une base solide l'avenir économique de nos compatriotes. Si nous voulons devenir, un jour, les maîtres de notre beau Canada, il faut enrayer le mal causé par le manque de patriotisme des nôtres. Nous donnons aux étrangers notre appui et notre argent sans épargner. Nous enrichissons toutes les races excepté la nôtre. Nous pardonnons aux maisons étrangères toutes les fautes qu'elles peuvent commettre, mais nous exigeons la perfection des maisons ou des compagnies canadiennes-françaises. Le résultat de tout ceci est que notre influence décline considérablement. Que nous ont rapporté nos achats à l'étranger? Rien. Nous avons augmenté les capitaux étrangers au préjudice des nôtres et aujourd'hui, principalement à Montréal, nous sommes dominés par la finance anglaise, juive ou américaine.

Lorsque nous achetons d'un marchand canadien-français un produit canadien-français, nous encourageons un compatriote qui, par son initiative, tend à assurer le plus de travail possible à d'autres Canadiens français. Si, au contraire, nous achetons ailleurs ce que nous pourrions acheter chez les nôtres, en privant les nôtres de cette partie de notre richesse nationale, nous assurons de l'emploi aux étrangers, alors qu'autrement les Canadiens français auraient du travail. De plus il ne faut pas oublier que dans un monde aussi matérialiste que le nôtre, la richesse est une force. Quand notre race sera riche, nous ne serons plus regardés avec dédain par nos associés Anglo-Saxons et nos droits seront respectés parce que nous serons puissants.

L'achat chez nous, cette oeuvre d'entr'aide nationale, est notre meilleur moyen de survie. Il faut nous affirmer Canadiens français non seulement par le langage, mais aussi par les actes. Où que nous soyons, dans la rue, dans les gares, montrons-nous dignes de notre race, par notre distinction. Montrons que nous sommes les filles de nos ancêtres français catholiques, montrons que nous restons fidèles aux traditions reçues de notre mère-patrie et que nous voulons reconquérir tous nos droits.

(1) Voir l'Oiseau bleu d'août-septembre 1935, p. 3



Avant-Gardes de l'A.C.J.C.

CONNAIS-TU MONTREAL?

APERÇU HISTORIQUE (Suite)

3° *Expansion*. — Visite de l'intendant Talon (1667). — Le régiment de Carignan: colonisation et seigneuries environnantes; expéditions militaires. — Massacre de Lachine (1689). — Madeleine de Verchères (1692). — Paix de Montréal, (1700). — Coureurs de bois et congés de traite. — Montréalais dans l'Ouest et en Louisiane. — Guerre de Sept Ans: invasion; exactions des amis de Bigot: la Friponne; capitulation de Montréal. — Départ de l'armée et des fonctionnaires.

Prompt relèvement. — Invasion américaine (1775) — Lutttes parlementaires. — Guerre de 1812. — Incorporation de Montréal (1832). — Soulèvement de 1837. — Montréal, siège du gouvernement (1843). Incendie du parlement (1849). — Conflagration: 1765, 215 maisons; 1852, 100 établissements commerciaux; 1858, 1100 maisons, soit un quart de la ville. — Nouvelle installation de l'aqueduc. — Chemins de fer et navigation à vapeur. — Visite du prince de Galles et inauguration du pont Victoria (1860). — Transformation rapide de la ville. — Congrès eucharistique (1910). — Mouvement démographique: 1651, 375 h.; 1701, 1500; 1751, 4900; 1801, 8800; 1851, 57,750; 1901, 266,826; 1921, 700,000; 1931, 1,070,000. — Annexion des municipalités voisines.

ELECTIONS EN SEPTEMBRE

Chaque avant-garde a élu en septembre son conseil de direction et d'administration.

En marge du programme général d'études — *Connais-tu Montréal?* les avant-gardistes se sont tracé un programme particulier de travaux qui rendront intéressantes et instructives leurs séances régulières.

L'avant-garde *Rouleau*, de Notre-Dame-de-Grâce, a, le 13 septembre, choisi ses dignitaires: président, Jean Choquet, secrétaire-trésorier,

Gérard Aubin, 1er conseiller, Léo Phaneuf, 2e conseiller, Fernand Rolland. La lutte fut ardente mais amicale. Quatre candidats pour chaque fonction briguaient le suffrage des électeurs.

REUNION DE DIRECTEURS

Le samedi 7 septembre, à l'école Meilleur dix-huit directeurs des Frères du Sacré-Cœur se sont réunis en assemblée d'études.

L'ordre du jour de cette séance comprenait entre autres articles la lecture du procès-verbal de la dernière réunion, les souhaits de bienvenue du président et l'élection du nouveau conseil.

En dépit de ses protestations, le Rév. Frère Pacifique est réélu président. Les autres élus sont les RR. FF. Fulbert, Samuel, Gaétan et Oscar. Le Rév. Frère Roland est nommé membre adjoint.

Le Rév. Frère Provincial a désigné de nouveau les RR. FF. Samuel et Oscar pour faire partie de la *Commission* des avant-gardes de l'A.C.J.C. pour la région de Montréal. L'un des membres de cette commission a tracé les grandes lignes du travail de l'année courante et s'est assuré du concours de tous ses collègues.

L'achat chez nous se place en tête de nos préoccupations; nous en faisons une question d'éducation nationale et économique.

La prochaine réunion d'études aura lieu pendant les vacances de Noël.

A L'OEUVRE ET A L'EPREUVE

Les membres des avant-gardes sont des propagandistes de l'*Oiseau bleu*. Que chaque avant-garde prenne un abonnement. Que chaque avant-gardiste collabore avec les *Cercles d'oisillons* qui se fondent dans les écoles. Tous trouveront dans les pages de l'*Oiseau bleu* des sujets d'études bien propres à rendre les séances vraiment intéressantes.

LE COIN DU PHILATÉLISTE

Voyage au pays du Lion de Juda

*L'Ethiopie mystérieuse — Aperçu historique
et géographique — Timbres d'un grand intérêt.*

En ce moment où l'Ethiopie accapare le premier plan de l'actualité, un voyage dans ce pays du Roi des Rois, est une véritable aubaine... à la condition de s'y rendre par la pensée car autrement nous risquerions bientôt de nous faire trouer la peau.

Notre guide sera M. Didier Darteyre, chroniqueur au *Bulletin mensuel* de la maison Théodore Champion, de Paris, dont les monographies sur les divers pays les moins connus sont toujours d'un vif intérêt.

Qu'on en juge: nous lui passons la plume.

Terre encore mystérieuse et dont certaines parties sont peu ouvertes à la vie active du monde moderne, l'Ethiopie revêt des formes sociales, administratives et politiques tout à fait particulières, qui font de son peuple un groupe ethnique au caractère des plus marqués. Et nous noterons tout de suite au point de vue philatéliste que les timbres de ce pays ne forment point — contrairement à ce que croient encore quelques profanes — un vague assemblage de vignettes multicolores, mais un très intéressant groupement d'illustrations instructives et variées.

* * *

Quelques géographes donnent le nom d'Abysinie au vaste plateau granitique qui se dresse à l'Est de l'Afrique et se termine brusquement

PHILATÉLISTES !

Timbres-poste de tous pays, en mélange, y compris: Finlande, Guyane anglaise, Japon, Norvège, Suisse, Terre-Neuve, etc., etc.

300 pour 19 sous

500 pour 29 sous

Ajouter 3 sous pour frais de port.

Demander la prime gratuite!

Ce mélange est recommandé à tous ceux qui ont moins que 1000 timbres différents.

J. COURVAL

4674, RUE RESTHER, MONTRÉAL
CANADA



le trône
de SALOMON



Le fameux
MENELIK

du côté de la mer Rouge, tandis qu'il s'abaisse progressivement vers le Nil, du côté ouest. Mais cette dénomination, considérée comme péjorative, n'est point acceptée dans le pays même, et les plus hautes autorités en la matière emploient le mot Ethiopie, lequel convient plus exactement à la contrée. Et il semble que cette expression soit à peu près adoptée par tous aujourd'hui.

Chez les historiens et géographes grecs d'autrefois, le terme "Ethiopie" désignait toute la partie méridionale de la terre habitée, de l'Est à l'Ouest, et les Ethiopiens étaient l'ensemble des peuples noirs de peau, qui habitaient cette immense étendue. Ils étaient regardés comme les plus parfaits et les plus justes des hommes, avec qui les dieux étaient en rapports constants d'amitié. Les poèmes homériques mettent d'ailleurs en relief cette étrange conception, mais les savants restreignirent cette dénomination aux peuples vivant au Sud de l'Egypte et de ses frontières des temps classiques. Aujourd'hui, l'Ethiopie est le plateau montagneux, coupé de vallées profondes, compris entre la colonie italienne d'Etythrée, au Nord; les Somalies Française et Anglaise de la Danakalie italienne, à l'Est; l'Ouganda, l'Est-Africain anglais et la Somalie italienne, au Sud, et le Soudan Egyptien à l'Ouest.

La superficie de ce territoire est de 900,000 kilomètres carrés, et la population est d'environ six millions d'habitants, parmi lesquels les Amharas, race gouvernante, les Gallas, les Danakil, les Chankellas, les Somalis, etc.

Par sa latitude, ce vaste Etat devrait ne connaître que les températures du Soudan ou du Sénégal, et dans les vallées encaissées des massifs montagneux, une chaleur étouffante. Mais l'Ethiopie doit à son altitude de connaître à la fois le climat des régions chaudes ou tempérées et aussi les froids des grandes altitudes. Ce qui permet de la diviser en trois zones climatiques très distinctes: les Kouellas, la Woïna-Déga et la Déga.

Les Kouellas est le nom donné aux régions basses et chaudes, au-dessous de 1,000 mètres. La végétation y est exubérante, grâce à d'abondantes pluies périodiques, et nombreuses et très étendues y sont les forêts de tamarins et de bambous.



Le ras
MAKONNEN



S.M.I.
ZAUDITU



Le ras Tafari
(HAILE SALASSIE)



S.M.I.
MANEN



S.M.I.
SALASSIE 1er

La Woïna-Déga, ou régions tempérées, s'étend sur un plateau de 1,200 à 2,400 mètres d'altitude. On y cultive la vigne, l'olivier et le maïs.

Enfin, la Déga, région élevée et le plus exposée au vent présente des altitudes de 3,000 mètres. C'est la contrée des immenses pâturages, où paissent d'innombrables troupeaux. Certains paysages rappellent ceux de la chaîne alpine, et sa salubrité exceptionnelle est entretenue par des gelées parfois rigoureuses.

Considérée dans son ensemble, l'Ethiopie est un Etat riche, aux productions variées et aux ressources minières — or, fer, cuivre, phosphates, etc. — des plus étendues. Les exportations s'effectuent pour une part majeure par le port de Djibouti (Somalie française) et les possessions anglaises.

Le pays n'a en effet pas d'accès direct à la mer, sauf un passage le plus souvent impraticable vers la côte Est. Mais les pentes qui s'abaissent vers le Harrar conduisent les caravanes vers le golfe de Tadjourak et les territoires voisins de l'Empire britannique.

Addis-Abeba, qui est la capitale et aussi le centre commercial et administratif du royaume, compte une population de 100,000 habitants, dont 3,000 Européens. Elle doit son nom — qui signifie "Nouvelle Fleur" — à l'impératrice Taïtou, seconde épouse de Ménélik II, qui entendit rappeler ainsi l'établissement de la nouvelle résidence impériale.

* * *

Le mot Ethiopien était autrefois synonyme de nègre, mais tous les ethnologues sont aujourd'hui d'accord pour séparer les Ethiopiens des races de type négroïde. La population actuelle du royaume résulte du mélange de plusieurs groupes ethniques, dont deux vivaient déjà en Egypte en des temps très reculés. Des Sémites venus d'Arabie et quelques éléments noirs ont mêlé leur sang à celui des premiers habitants, et des croisements qui se sont succédé est issue une race mixte, de caractère très marqué: torse vigoureux, visage ovale, traits fins, nez mince et saillant, lèvres un peu fortes, menton bien dessiné, peau bronzée. Cependant, au fur et à mesure qu'on s'avance vers le Sud, on

voit l'élément négroïde s'accroître en nombre et en influence, et il en est de même vers l'Ouest, direction qu'a suivie jusqu'à la côte sénégalaise une importante migration éthiopienne.

* * *

Le pays forme en quelque sorte une immense forteresse où l'on ne pénètre que par des voies d'accès difficile.

La population était alors faite de tribus rougées de teint, d'un type à peu près semblable à celui des Egyptiens et apparentées aux races qui habitaient l'Arabie méridionale. Par la suite, l'influx des émigrants à travers le détroit de Bab-el-Mandeb se poursuivit au cours des siècles qui précédèrent l'effondrement de l'empire perse.

Lorsque les Grecs commencèrent d'explorer les côtes de la mer Rouge, le plateau était habité par des populations d'origine arabe, certains chefs, venus d'Arabie, en ayant conquis des portions importantes, qu'ils maintinrent sous leur autorité du IIIe siècle av. J. C. au IVe siècle après J.C.

Beaucoup plus tard, le christianisme pénétra lentement dans le pays et s'y développa dans

ETHIOPIE

Timbres destinés à une plus-value considérable d'ici peu.

Séries — Tous les timbres sont neufs.

23† — 1894-1931 — Effigies empereurs, animaux de la jungle (valeur \$3.25)..... **\$1.25**

8† — 1917-31 — Empereurs, paysages, rhinocéros — tous contenus dans la série précédente..... **.25**

9† — 1919 — Effigies, vues et animaux divers **.25**

Paquets diverses variétés

15 différents.....	.60	50 différents.....	4.50
25 "	1.25	100 "	10.00

Port en plus sur commande de moins de \$1.00.

Bazar Postal, B'te poste 4020, Montréal



CANADA
—
Nouveau timbre
de douane
bilingue

certaines régions où il s'est maintenu jusqu'à nos jours. (Hérésie monophysite s'apparentant aux Coptes).

De très nombreux empereurs se succédèrent au trône, depuis la fameuse reine de Saba, qui, selon la légende, serait la mère de Ménélik, fils du roi Salomon et fondateur de la race.

Vers 1800, le prince du Tigré, Ouelled-Selassié, parvint à rétablir l'unité du pays, compromise au cours de longs siècles d'anarchie. Mais de nouveaux soulèvements éclatèrent aussitôt après sa mort et paralysèrent les efforts des voyageurs européens venus pour civiliser les populations.

En 1850, trois chefs se partagèrent les vastes territoires qui forment l'Ethiopie actuelle — ceux du Tigré, du Choa et de l'Amhara — et en 1855, le Tigré se fit couronner roi sous le nom de Théodoros III et fixa sa résidence à Ankober. Après avoir défait les tribus Gallas, il rêva de reconstituer l'ancien empire d'Ethiopie et forma une armée de 150,000 hommes, qu'il s'efforça d'équiper à l'europpéenne.

Tout d'abord soutenu et encouragé par les agents anglais, il se brouilla avec eux en faisant emprisonner le consul anglais à Gondar et fut tué en 1868, en défendant Magdalé contre un corps expéditionnaire britannique, commandé par le général Napier.

Auparavant, il avait ouvert les frontières du pays aux Européens et groupé autour de lui des collaborateurs adroits, parmi lesquels le médecin militaire français Lagarde.

Sa mémoire est perpétuée dans des complaintes, où sa mort héroïque est rappelée, et son nom fait l'objet d'un culte fervent.

En 1871, Kasa soumit le ras du Choa, Mé-

nélik, et se fit proclamer roi sous le nom de Johannès. Mais à ce moment le Khédivé d'Egypte, Ismaïl, tenta d'asservir le pays, tandis que les Italiens occupaient Massaouah.

Cependant, Johannès réussit à écarter cette double menace, mais fut tué au cours d'un combat.

Le souverain défunt avait désigné pour lui succéder le ras Mangascia, mais Ménélik, prince de Choa, supplanta ce prétendant, peu avant la guerre italo-éthiopienne, dont l'épisode principal est la bataille d'Adoua, qui précéda un long règne au cours duquel Ménélik s'entoura de conseillers suisses et français et s'efforça de développer la prospérité et l'unité de ses États.

Le souverain actuel, S. M. Hailé-Sélassié 1er, roi des rois, empereur d'Ethiopie, est le fils du fameux ras Makonnen, grand chef militaire, décédé il y a peu d'années. Il a succédé à sa tante, l'impératrice Zéoditou, le 2 avril 1930, et a été sacré empereur au mois de novembre suivant. Marié en 1911 à la princesse Manen Wolate Ghiorghis, fille du ras Mikael, il est aujourd'hui le grand maître des destinées du pays que l'actualité immédiate vient de situer au premier plan de la politique internationale.

Et nul ne peut dire si ce monarque saura, par d'habiles concessions et d'adroites négociations, éviter à l'empire Ethiopien une modification importante de son statut.

* * *

Pour clore voici une bonne nouvelle: l'apparition de timbres bilingues de la douane canadienne. Ces adhésifs mis en vente dans les pays étrangers servent au prépaiement, par l'expéditeur, de légers frais du fisc sur les imprimés destinés au Canada. Jusqu'ici ces timbres étaient unilingues anglais tandis que les timbres-poste étaient devenus bilingues. Nous avons à maintes reprises protesté contre cette anomalie injuste. Ottawa s'est enfin décidé à donner à notre langue la place qui lui appartient. Nous applaudissons et félicitons qui de droit de tout cœur.

Phil ATHELY

BONS MOTS

Histoire écossaise

On amène un client dans une clinique chirurgicale.

— Qu'a-t-il ce monsieur? demande l'infirmière.

— Au cours d'une partie de golf, il a reçu une balle dans la bouche et l'a avalée.

— On va la lui extraire. Et cet autre monsieur qui l'accompagne?

— C'est le propriétaire de la balle. Il attend qu'on la lui rende.

Définition

Elève Blanchard, qu'est-ce que le sucre?

— C'est quelque chose qui donne un mauvais goût au café, quand on n'en met pas dedans.

—

Un actif.

Monsieur, à son domestique — Baptiste, chaque fois que je rentre, je vous trouve à dormir.

Ah! Monsieur, c'est que je n'aime pas à rester sans rien faire.



No 38

Octobre 1935

AFFILIÉS A LA SOCIÉTÉ CANADIENNE D'HISTOIRE NATURELLE

Directeur général: R. F. ADRIEN, C.S.C., Institut botanique, Université de Montréal.
Sous-directrice: Rév. Sr SAINTE-ALPHONSINE, C.N.D., Collège Marguerite-Bourgeoys.
Secrétaire général: M. Jules BRUNEL, Institut botanique, Université de Montréal.
Secrétaire adjointe: Mlle Marcelle GAUVREAU, Institut botanique, Université de Montréal.
Trésorier: M. Jacques ROUSSEAU, Institut botanique, Université de Montréal.

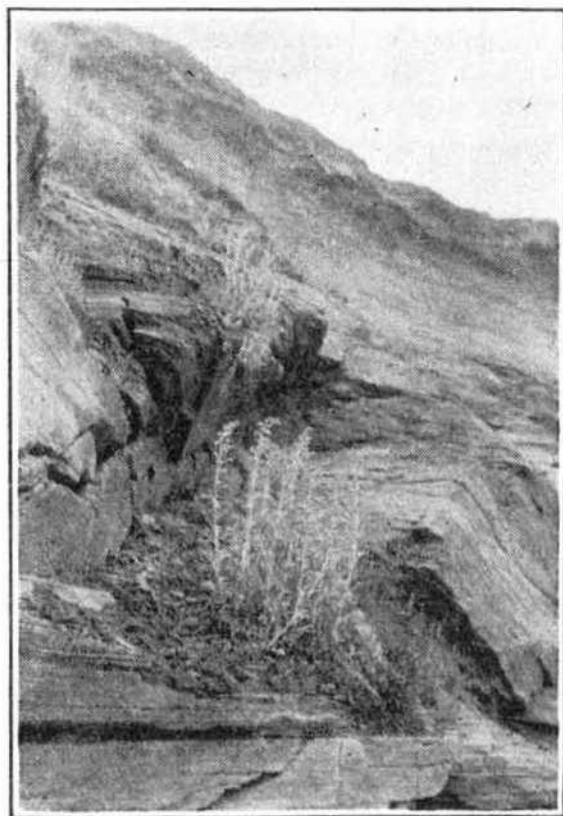
CHEFS DE SERVICE

Botanique: R. F. MARIE-VICTORIN, F.E.C., Institut botanique, Université de Montréal.
Zoologie: Dr Georges PRÉFONTAINE, département de Zoologie, Université de Montréal.
Entomologie: M. Gustave CHAGNON, département de Zoologie, Université de Montréal.
Minéralogie-géologie: R. P. Léo MORIN, C.S.C., Collège de Saint-Laurent.
Publicité: R. F. NARCISSE-DENIS, F.E.C., Académie Saint-Léon, Westmount.

UNE MIETTE PERDUE DE LA
LAURENTIELES TRÉSORS FLORISTIQUES DE
L'ARCHIPEL DE LA MADELEINE

Parmi les plantes remarquables du bord de la mer, il faut citer: la Renoncule cymbalaire, à fleurs jaunes comme le soleil; la Spergulaire du Canada, délicate fleur blanche teintée de rose; le Glaux maritime, type isolé de la famille des Primulacées, et le Caquillier, Crucifère remarquable par la succulence de sa tige et l'articulation de ses fruits; cette dernière plante, apparemment, se contente de bien peu de matières nutritives, puisque le sable des grèves suffit à la faire prospérer. En outre, nous remarquons qu'ici la Potentille ansérine, jolie Rosacée bien connue de tous, est extraordinairement répandue. Elle court sur le sable d'or, car elle se multiplie au moyen de longs stolons qui, ça et là, prennent racine et poussent toujours de nouvelles feuilles et de nouvelles fleurs.

Mais ma plante favorite, le long des rivages maritimes, est l'Armoise de Steller, tout ar-



Cliché M. Gauvreau

...L'Armoise de Steller, perchée sur un rocher de grès rouge.

gentée. Elle a des reflets éclatants à travers la lumière si vive du bord de la mer. Ce fut pour moi une impressionnante surprise quand je la découvris un jour, perchée sur un rocher de grès rouge. Je voulus la photographier ainsi, dans toute sa splendeur, au risque de me casser le cou!

Une autre fois, sur la zone intercotidale (partie d'un rivage maritime ou estuarien inondée à marée haute et découverte à marée basse), je me suis amusée... ou fatiguée, durant une heure, à la déterrer. L'Armoise de Steller creuse, dans le sable de la grève, des couloirs souterrains étonnamment longs et enchevêtrés, parce que les radicelles sont dichotomiques (en fourche); ces radicelles prennent des directions divergentes et multiples, tels les rameaux des Lycopodes. Aussi bien, si je m'étais obstinée à vouloir atteindre les dernières extrémités des racines, je crois que je serais morte à la tâche. L'Armoise de Steller est plutôt rare dans l'est de notre province, mais elle est fréquente aux îles de la Madeleine.

Pour nous reposer un peu, pendant que la marée est basse, allons vite surprendre au Bassin les pêcheurs de coques. Quel ravissant spectacle!

...Il n'est marine hollandaise qui vaille les Pêcheurs de coques...

...À marée basse, devant nous, l'immense plaine de sable humide, ridée par les courants de la mer en retraite, présente aux fulgurations de la lumière mourante une alternance infinie d'étroits lisérés de sable d'or et d'argent liquide... Un vigoureux coup de pêche-coques, et dans l'émiettement du sable mouillé paraîtra la blanche coquille...



Cliché M. Gauvreau

...Il n'est marine hollandaise qui vaille les pêcheurs de coques.

Les Madelinots s'inclinent avec souplesse et reconnaissent l'orifice où ils doivent donner le coup de pêche-coques. Hommes et garçon-

nets vident les coquilles et les jettent à l'entour. Quand on marche sur ces débris, quels craquements sous les pas! Puis les mollusques sont déposés dans des chaudières ou *bailles*. . . Tout à l'heure, les *bailles* seront rangées sur une petite charrette à laquelle est attelé un bœuf indolent. Quelle bonne bête! Elle rêve sur la plage, au déclin du jour. . .

On appelle *pêche-coques* un trident en fer, fixé à un long manche en bois. C'est avec cet instrument qu'on saisit les coques aptes à servir de boëtte, c'est-à-dire d'appât pour une autre pêche: celle de la morue. Une remarque en passant: il est fâcheux que les Madelinots introduisent des mots anglais dans leur parler; sans cela, leur langage serait très pur et très français. C'est ainsi qu'au lieu de *pêche-coques*, j'ai entendu dire *cache-coques* (corruption de *catch-coques*, évidemment).— Au Bassin, j'ai justement retrouvé mon Madelinot que j'avais rencontré en débarquant. Il s'écrie:

— Je vous reconnais. . . C'est moi qui vous avais aidée à *détordre* votre kodak, et qui vous avais expliqué comment c'que les îles sont toutes *emmanchées*. . .

Maintenant que nous avons été aux coques, nous pouvons partir pour l'Étang-du-Nord. L'île de l'Étang-du-Nord comprend deux villages: le Cap-aux-Meules et l'Étang-du-Nord proprement dit. Le navire aborde au cap aux Meules, énorme rocher gris-jaunâtre, étrangement coiffé d'un bonnet de verdure. Les gens de ce pays se flattent avec raison d'avoir le plus beau quai des îles. Nous logeons sur le versant du cap aux Meules, chez la famille Le Bourdais. La maisonnée comprend le père, la mère, la grand'mère, deux tantes et huit enfants blonds aux yeux brun clair ou gris acier. Nous nous trouvons comme chez nous. Nous disons souvent: "notre chez-nous des îles".

La maison fait face au chemin que dominant les *buttes*. On aperçoit un paysage teinté de mille nuances vertes. Le soir venu, le soleil disparaît comme dans un incendie. En arrière de notre logis s'étend la mer bleue, dont les vagues chantantes font un beau concert. Non loin sont les *boucaneries*, reconnaissables à leur forme aplatie, telle l'inflorescence du Sureau du Canada! C'est là qu'on fume le poisson. Le rivage, tout près de nous, donne lieu à des observations géologiques.

On y voit le contact de deux formations de grès: Premièrement, on aperçoit les grès rouges horizontaux, très friables: ce sont ceux que l'on rencontre dans les falaises de faible latitude. Ensuite, les grès gris ou jaunâtres, plus consistants que les premiers; on les trouve aux altitudes moyennes. Le cap

aux Meules offre un bon exemple de cette dernière formation. Il y a encore, aux îles de la Madeleine, une troisième formation de roches dites volcaniques; nous les avons découvertes, un soir, en faisant une promenade "sentimentale", sur le rivage. Ces rochers très imposants sont dus au soulèvement volcanique des grès superficiels. Composés de roches d'un gris plutôt sombre, ils forment les plus hautes falaises des îles; parfois, ces monticules ont des sommets arrondis qui portent le nom de *demoiselles*. Ça et là, dans les interstices du roc, nous ayons souvent remarqué de beaux morceaux de gypse blanc ou rose, que nous pouvions briser facilement avec nos doigts.

Cette mise au point étant faite, grimpons un peu sur les coteaux.

...L'Étang-du-Nord est la plus grande, la plus coquette et la mieux cultivée des îles. Bien fournie, comme ses voisines, de *demoiselles* verdoyantes et dénudées, ses petits vallons ont cependant gardé un peu de bois, de modestes Épinettes qui font plaisir à voir.

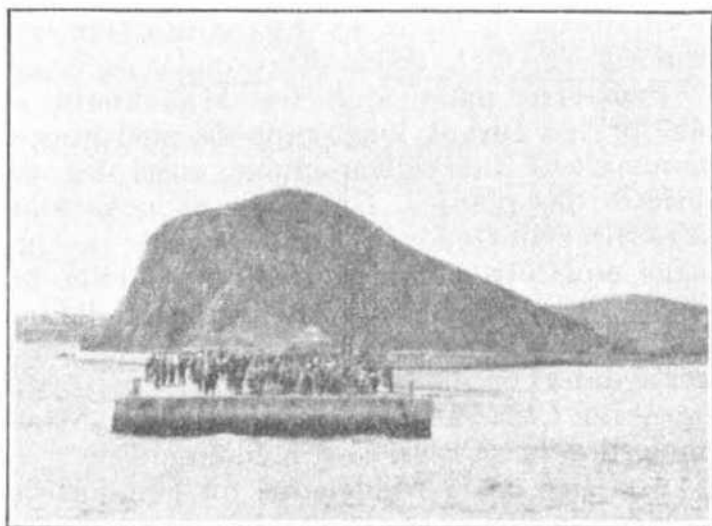
Et montant jusqu'au sommet d'une *butte*, nous avons pu vérifier le fait: les bois sont bien visibles; mais, vues de là-haut, les maisonnettes ne sont plus que des taches blanches, et le cap aux Meules, un jouet!

...L'Étang-du-Nord proprement dit est un gros bourg de pêcheurs, tirant son nom d'une lagune fermée du côté de la mer par un cordon littoral... Maisons gaies et propres donnant toutes sur la mer où se balance, dans la courbe harmonieuse de la baie, une fine escadrille de petits bateaux blancs.

Certains jours, les pêcheurs envahissent le rivage pour nettoyer et préparer le poisson; alors, des débris de toutes sortes se mêlent aux Algues marines apportées par la vague.

Sur l'île de l'Étang-du-Nord, comme sur chacune des îles, il y a des divisions: par exemple, *La Vernière*, ainsi nommée à cause des Aulnes ou *vernes*, qui poussaient autrefois dans le voisinage. Il y a aussi, comme en plusieurs points de la province, le *Grand Ruisseau*, particulièrement attrayant en cette saison: il est bordé d'Iris versicolores, le même Iris qui croît dans nos régions, sur le bord des fossés ou dans les marécages. Au premier plan apparaît l'Hippuride vulgaire ou Queue de cheval, qui ressemble à s'y méprendre à une Prêle, et qui est très commune dans toutes les mares qui nous avons vues aux îles de la Madeleine.

Mais au bord de la mer, il y a une autre espèce d'Iris: l'Iris à pétales aigus. Il se distingue de l'Iris versicolore en ce qu'il est beaucoup plus court et se tient sur le flanc des côtes,



Cliché M. Gauvreau

...Le cap aux Meules, en forme de rocher gris-jaunâtre, étrangement coiffé d'un bonnet de verdure.

tandis que l'Iris versicolore croît dans les dépressions et les lieux humides. Il y a aussi des différences dans la fleur. Les Madelinots désignent l'Iris à pétales aigus sous le nom de *glands*, par allusion aux fruits.

Une petite histoire à propos des *glands*!... Un jour que nous nous promenions avec un sympathique Madelinot, nous avons rencontré un de ces tapis d'Iris, c'est-à-dire de *glands*. Et l'une d'entre nous de s'écrier distraitemment: — Y en a des *noix*, hein, par ici!

Notre compagnon a reconnu son langage...

Les Madelinots sont, pour la plupart, très communicatifs. Ils font la connaissance des étrangers, à la première occasion, le long de la route ou sur les quais. Ils leur parlent très aimablement, et ayant appris qu'ils *appartiennent de Montréal*, ils leur racontent aussitôt, sans aucune provocation, la courte histoire de leur vie. Beaucoup d'entre eux, en nous voyant travailler sur le terrain, s'intéressaient à nos récoltes. Combien c'était savoureux de les entendre donner aux plantes des noms populaires très particuliers à la région, et souvent très descriptifs! J'ai ainsi appris, à mon grand étonnement, il est vrai, que le Léontodon automnal n'est que le *Pissenlit*, et que les Madelinots l'appellent encore *des fleurs à mouches à guêpes*, c'est-à-dire à mouches qui piquent! On m'affirme courageusement aussi que le Bouton d'or, c'est du *Dendelion* (mot prononcé à l'anglaise), et qu'en le mêlant avec du *brown sugar*, ça fait de la vraie bonne bière!... Ici, les Trèfles des champs sont tout simplement *des p'tits bouquais blancs*... Enfin, on m'explique avec intérêt que le Vignette est d'abord la Vignette; mais, ajoute-t-on en brandissant la Spargoute, après *une p'tite élan* (quelque temps), ça devient cette fleur-ci! Ce dernier trait ne manque pas de piquant. Ce serait même très instructif de pousser une étude sur la Vignette se trans-

formant subitement en Spargoute, croyance qui est celle de la transmutation des espèces.

Peut-être parce que les Madelinots ont été privés durant longtemps de médecins, ils connaissent merveilleusement aussi les propriétés des plantes. Un jour que nous étions à récolter du Genévrier sur le bord de la route, sans nous être jamais vues, une vieille Madame qui passait nous interpella, et elle nous dit avec ce beau français qui depuis m'est resté dans l'oreille:

— La *Ch'nève*, c'est médicinal ça, Mesdemoiselles, le *Ch'nève*, c'est médicinal!

Aux îles de la Madeleine, où la plante est très commune, on en tire une boisson fermentée, connue sous le nom de *bière de chenève*. Et vous avez compris... C'est médicinal!...

Il y aurait un superbe chapitre à écrire sur l'onomastique et le folklore des îles de la Madeleine, qui sont des plus caractéristiques. Cette *sorcière du Ch'nève*, par exemple, connaissait les propriétés des plantes, d'une façon inouïe, et elle nous a débité ça en un clin d'œil, avec une volubilité étourdissante:

— On se sert de l'*Anis* pour donner du goût aux *tourteaux*... L'*Herbe à dindons* est très forte pour combattre les rhumes... Des infusions de Trèfle rouge fortifient le sang... Enfin, on utilise le Plantain en cataplasmes, et, assure-t-elle, ça *hâte*, ça fait *rendre*...

De retour à Montréal, j'ai écrit à cette brave femme pour lui demander des renseignements, et elle m'a répondu:

— Tâchez de revenir aux îles l'été *prochaine*, et je vous aiderai à casser des *arbres*...

Oui, chère Madame et chers Madelinots, nous espérons pouvoir retourner aux îles, car vous avez su y attacher nos cœurs...

Marcelle GAUVREAU

NE PAS OUBLIER...

Que l'Exposition régionale des C.J.N. aura lieu au collège Notre-Dame de la Côte-des-Neiges, Montréal, du 21 au 27 octobre 1935. Il y a deux ans, 100,000 personnes ont visité l'Exposition régionale des C.J.N., au Mont-Saint-Louis. On prévoit de nouveau un immense succès. Il est certain que tout le Montréal qui s'intéresse à la pédagogie des sciences naturelles, et à la pédagogie tout court, ainsi qu'au relèvement de l'enfance, se pressera au pied du Mont-Royal pour aller visiter l'Exposition.

M. G.

Géométrie.

- Qu'est-ce qu'un triangle équilatéral?
- Un triangle à quatre côtés, M'sieur.

Erreur de calcul

Georges vit heureux auprès de son papa et de sa maman. Il aura bientôt dix ans. Il trouve que sa tirelire ne s'emplit pas assez vite pour acheter les objets qu'il désire et il cherche un moyen d'augmenter son petit pécule.

Un jour, il voit un monsieur présenter un papier à sa maman et, en échange, en recevoir de l'argent. Le papier est resté sur la table. Georges le prend et lit:

Madame Labonté doit à Monsieur Lépicier:

Pour beurre.....	.50
Pour fromage.....	.50
Pour lait.....	.40
Pour oeufs.....	.60

Total.....\$2.00

Oh! la bonne, la merveilleuse idée! Sur une page de son cahier, Georges écrit, compte, calcule, additionne.

Au déjeuner, maman trouve dans son assiette la note de son fils. Etonnée, Madame Labonté lit:

Maman doit à son Georges:

Pour du bois apporté, cinq fois....	.25
Pour du charbon à la cave, cinq fois	.25
Pour le lait, le matin, à la porte....	.25
Pour courses chez le boulanger....	.25

Total.....\$1.00

Maman sourit et ne dit rien. Au dîner, le soir, Georges à son tour trouve dans son assiette une enveloppe à son nom. Il l'ouvre et tout heureux déplie un joli billet neuf de \$1, accompagné d'un autre papier qu'il se hâte de déplier. Il lit:

Georges doit à sa maman:

Pour dix ans de bonheur.....	Rien
Pour ses habits.....	Rien
Pour ses jouets.....	Rien
Pour ses soins quand il fut malade	Rien

Total.....Rien

Georges, interdit, regarde sa maman. Elle n'a pas l'air de s'intéresser à lui. Il rougit et court se jeter dans ses bras. *Oh! pardon, maman! je te dois tout, tout, et tu ne me demandes rien, rien. Reprends vite ce billet.*

Maman embrasse son Georges bien fort.

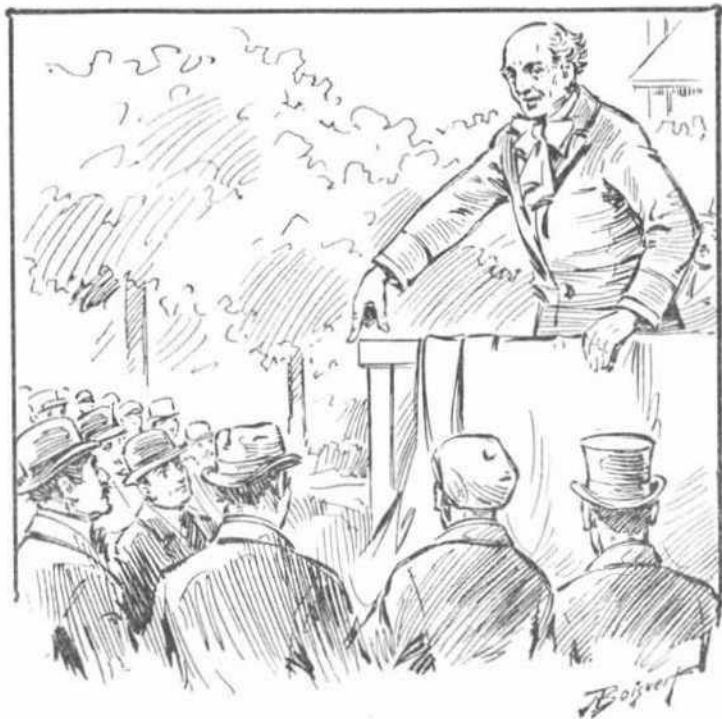
On comprend que les minorités défendent passionnément leur langue, qui est leur patrimoine moral, qui représente des traditions chères, qui est le symbole de la race, de la petite patrie.

Albert DAUZAT

ANECDOTES CANADIENNES

Friands d'éloquence

Nos gens sont insatiables de discours. On raconte qu'un de nos plus éloquents orateurs d'autrefois, l'honorable Jean-Charles Chapais, était allé à la campagne à Saint-Gervais, le jour de la *Saint-Jean-Baptiste*, pour se remettre des fatigues oratoires causées par une suite de discours prononcés les jours précédents à Montréal, Québec et Limoilou. Il lui fut cependant impossible de se délasser de sa propre éloquence, car il dut prononcer encore



...car il dut prononcer encore deux discours.

deux discours, "véritable gerbe de pensées, d'images et de souvenirs". A chaque fois la foule s'attachait à ses lèvres, et il fallut que les amis de M. Chapais fissent violence à ces auditeurs acharnés pour le ramener en ville.

Cette petite scène me rappelle un mot d'Achintre, cet homme de tant de cœur et d'esprit, qu'aucun de ceux qui l'ont connu n'ont oublié au Canada.

Si les Canadiens, disait-il, aimaient autant à lire qu'à écouter, le peuple canadien serait le peuple le plus lettré de l'univers.

Nota —

Ce qui précède est extrait d'un article intitulé *Souvenirs* et publié sous la signature de feu Hector Fabre, dans le *Journal* du 20 août 1903.

L'honorable Jean-Charles Chapais, né à la Rivière-Ouelle en 1811, mort à Ottawa en 1885, était le père de l'honorable Thomas-Joseph-Amable Chapais, le distingué historien encore vivant.

Auguste Achintre, né à Besançon, France, en 1834, vint s'établir à Montréal, avant 1870, collabora à plusieurs journaux. Il décéda en 1886.

Hector Fabre, né à Montréal en 1834 et mort à Paris en 1910, fut un journaliste éminent et le premier commissaire du Canada en France.

E.-Z. M.

AMUSONS-NOUS

Le chagrin de Jeannette.

Jeannette aime beaucoup à balayer; mais, vu ses cinq ans, elle s'en acquitte fort mal. Aussi, sa mère charge la servante de faire un nettoyage plus sérieux. Soudain, Jeannette fond en larmes.

— Qu'as-tu? interroge sa mère.

— La bonne m'a pris toute ma poussière.

Bonne affaire

— C'est joli le pays d'où vous venez?

— Très joli; il y a une rivière très poissonneuse, on voit beaucoup de pêcheurs. Il y a de l'or à gagner là.

— Vraiment?

— Mais oui, en s'installant marchand de poisson, pour contenter les pêcheurs bredouilles.

Chez l'artiste peintre

M. Nouveauriche veut faire faire son portrait.

L'artiste peintre — Ce sera 3,000 francs, et je vous demanderai douze séances de pose.

M. Nouveauriche — C'est bien cher. Et pour un instantané?

Déduction

— Papa, est-ce vrai qu'on mange du cheval?

— Mais oui, mon petit, c'est même fort bon.

— Alors, s'il n'y avait plus de chevaux, est-ce qu'on mangerait les autos?

Au collègue

— Elève Dupont, quelle fut la cause de la guerre entre les Romains et les Sabins?

L'élève Dupont reste muet.

Un camarade complaisant, lui soufflant — l'enlèvement des Sabines, l'élève Dupont, à tue-tête — Je sais M'sieur: l'enlèvement des sardines!

LE QUESTIONNAIRE DE LA JEUNESSE

CYNÉGÉTIQUE ET GYMNASTIQUE

1. Quel est cet engin de chasse? — C'est un *fusil*. En voici les diverses parties: (A) gueule; (B) guidon; (C) canon; (D) embauchoir; (E) fût; (F) culasse; (G) chien; (H) pontet; (I) gâchette; (J) poignée; (K) crosse; (L) talon.

Q. Quel usage fait-on du fusil? — Le fusil est une arme à feu très redoutable. On s'en sert pour la chasse, la guerre ou pour se protéger contre les hommes ou les animaux.

Q. Qu'est-ce que l'*éjecteur* d'un fusil? — C'est un dispositif qui projette violemment et automatiquement la cartouche à l'extérieur de la culasse après qu'elle a servi.

2. Q. Qui a inventé le *revolver*? — Un américain du nom de Samuel Colt. C'est un pistolet à répétition, c'est-à-dire avec lequel on peut tirer plusieurs coups sans recharger.

Q. D'où vient le mot *revolver* et comment le prononce-t-on? — Du fait que le barillet a un mouvement de révolution, c'est-à-dire qu'il tourne sur lui-même. On prononce *ré-vol-vi-re*.

Q. Nommez les principales parties d'un revolver? (A) barillet; (B) canon; (C) chien; (D) gâchette; (E) pontet; (F) crosse.

3. Comment se nomme cette arme à feu? — Un *pistolet automatique*.

4. Quelle est l'utilité du *compresseur*? — Il sert à assouplir les muscles des bras par l'effort qu'il faut faire pour rapprocher ensemble les deux poignées.

5. De quoi est formé ce *crispateur*? — De deux parties métalliques formant monture entre lesquelles sont placés sept ressorts à boudin.

6. Quel est cet objet? — C'est un *fourreau* à fusil.

7. Nommez les différentes parties d'un *hameçon*? — (A) anneau; (B) hampe; (C) courbure (D) dard.

8. A quoi sert la *massue*? — A faire des exercices de gymnastique. La massue s'appelle aussi *mil*.

9. Que voyons-nous là? — Une haltère à charge variable. Les boules sont creuses et renferment des disques qui se placent ou s'enlèvent à volonté.

10. A quoi sert cette *planchette omoplatique*? — A obliger une personne qui a tendance à se voûter à ramener les épaules en arrière et le thorax en avant, à se tenir plus droite et à respirer plus librement.

11. Quelle propriété curieuse a la bouteille

thermos ou bouteille *isolante*? — Celle de conserver presque à leur température initiale pendant longtemps, les liquides bouillants ou glacés qu'elle contient, et cela, malgré la température ambiante.

Q. Comment est obtenu ce résultat? — Par le principe même de la construction de la bouteille, sans l'emploi d'aucun sel ou mélange calorique ou réfrigérant. Les ouvriers, voyageurs et pique-niqueurs se servent avantageusement de la bouteille isolante.

12. Au Canada, quel nom donne-t-on à tort à la *toupie*? — Le nom de "moine".

13. Comment appelle-t-on cette sorte de masque? — C'est un *masque d'escrime*.

Q. Avec quoi luttent les escrimeurs? — Avec un fleuret, sorte d'épée terminée par un bouton. Si le bouton est recouvert de peau ou de cuir pour le rendre moins dangereux, on dit qu'il est moucheté. Devant leur figure, ils placent un masque dans le genre de celui-ci.

14. Aux cirques, foires, tombolas, expositions, beaucoup d'enfants s'amuse à ce jeu. Comment le nomme-t-on? — *Carrousel, manège* ou *chevaux de bois*.

15. A quoi sert une *épuisette*? — A sortir de l'eau le poisson pris à l'hameçon.

16. Quel est le but de ce genre de *masseur*? — Assouplir la peau et faire circuler le sang.

17. A quoi sert la *gourde*? — De récipient pour l'eau.

18. Quel usage peut-on faire de ce ballon suspendu? — C'est un *ballon de boxe* sur lequel on peut faire des exercices pugilistiques. Le ballon est ici suspendu à une plateforme (A).

19. Qu'emploie-t-on pour empêcher un chien de courir ou de s'éloigner? — Une *laisse*.

20. Quel est le nom de ce jouet? — Le *bilboquet*.

21. Quel est le but de cet appareil de gymnastique? — Assouplir les membres. C'est un *exerciceur*.

22. Que voyons-nous ici? — Une *ceinture cartouchière* à l'usage des chasseurs. On voit autour de la ceinture des sortes de petites ganses destinées à recevoir les cartouches.

23. Quel est cet objet? — Un *frictionneur*.

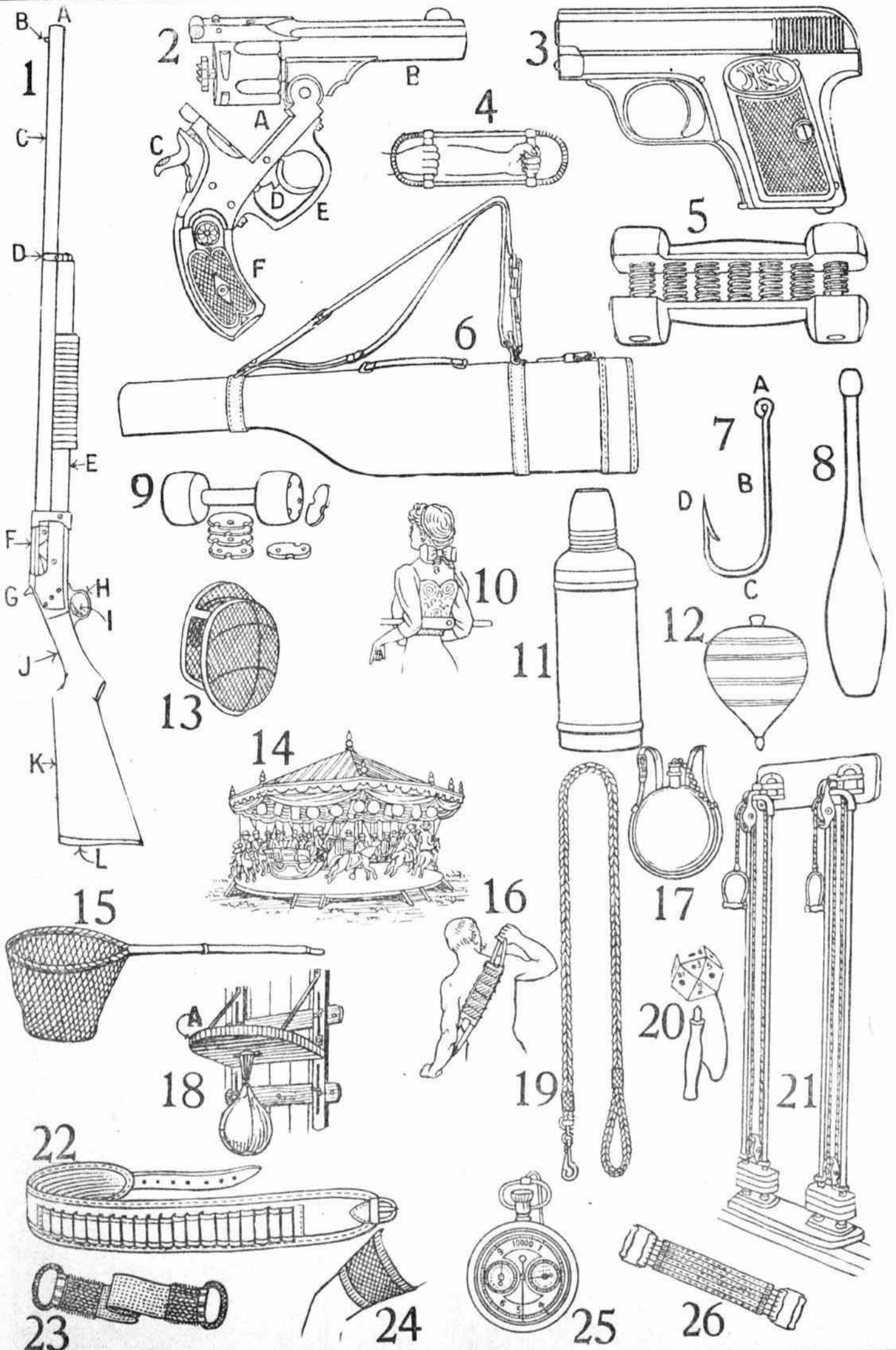
24. Comment se nomme cette bande destinée à serrer la cuisse? — Un *cuissard*.

25. Qu'emploie-t-on pour compter les pas et mesurer la vitesse de la marche à pied? — Le *compte-pas* ou *pédomètre*.

26. Quel est cet autre appareil de gymnastique? — Un *extenseur*.

L'abbé Étienne BLANCHARD

CYNÉGÉTIQUE ET GYMNASTIQUE



JACQUES CARTIER

DÉCOUVREUR DU CANADA

Récit du Frère Méthodius, des É. C.

(Tous droits réservés)

Illustration de Napoléon Savard



Au printemps de 1534, Jacques Cartier, habile navigateur, quitte Saint-Malo (France), avec deux vaisseaux, pour aller en Amérique, à la découverte de nouvelles terres. La traversée est courte et heureuse.



Cartier explore les côtes de Terre-Neuve, traverse le golfe du Saint-Laurent et, au mois de juillet, entre dans une anse considérable qu'il nomme baie des Chaleurs. Puis il pénètre dans le bassin de Gaspé, où il plante une croix portant l'inscription : VIVE LE ROY DE FRANCE. A son retour il amène deux jeunes sauvages pour les faire instruire.



François Ier, content du premier voyage de Cartier, l'autorise à repartir le printemps suivant. Le jour de la Pentecôte, le hardi Breton et son équipage communient et reçoivent la bénédiction de l'évêque dans la cathédrale de Saint-Malo. Ils partent peu après sur trois vaisseaux : la GRANDE HERMINE, la PETITE HERMINE et L'EMERILLON.



Cartier arrive à une rivière voisine de Stadaconé (Québec), qu'il nomme Sainte-Croix, en l'honneur de la fête du jour, 14 septembre. Il laisse deux de ses vaisseaux à l'entrée de cette rivière et réserve



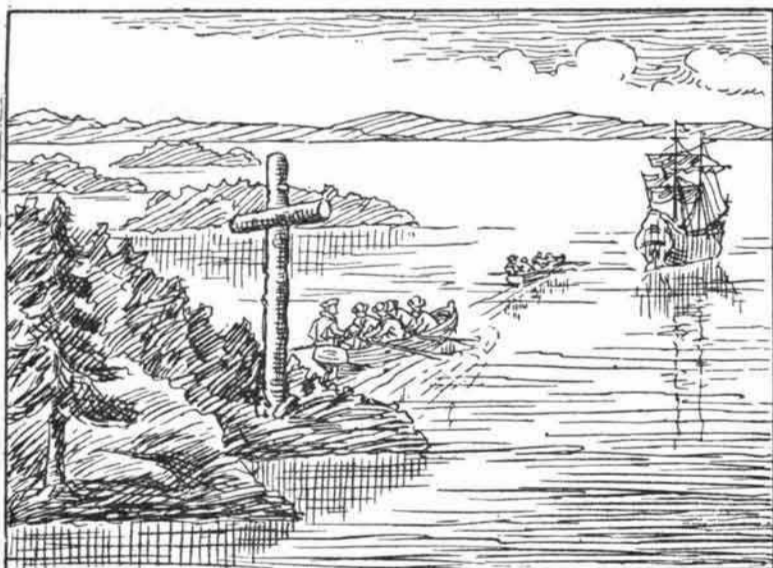
Le 2 octobre, Cartier arrive à Hochelaga, où les sauvages le reçoivent avec enthousiasme. Ils lui donnent du poisson et du pain. Cartier leur distribue quelques menus objets, puis il retourne à ses vaisseaux à danser autour des feux de joie.



Le lendemain, Cartier et sa suite visitent la bourgade d'Hochelaga située près de la montagne. On lui apporte l'AGOUHANNA ou roi, perclus et des malades. Il lit sur eux l'Evangile et donne à Dieu les présents qui les remplissent de bonheur.



Les guides invitent Cartier et les siens à gravir la montagne. Du sommet ils contemplent le ravissant panorama qui s'offre à leurs yeux : la forêt immense aux teintes d'automne, les champs de maïs dorés, le fleuve émeraude et ses cascades argentées. Devant ce spectacle grandiose, Cartier s'écrie : "C'est un mont Royal".



Retournant à Stadaconé, pour y passer l'hiver, Cartier s'arrête à une rivière qui vient du nord, et à l'entrée de laquelle il y a quatre îles "pleines d'arbres." C'est aujourd'hui le Saint-Maurice, qui fait la grande prospérité des Trois-Rivières. Sur la pointe de l'île la plus avancée dans le fleuve, Cartier plante une belle grande croix.



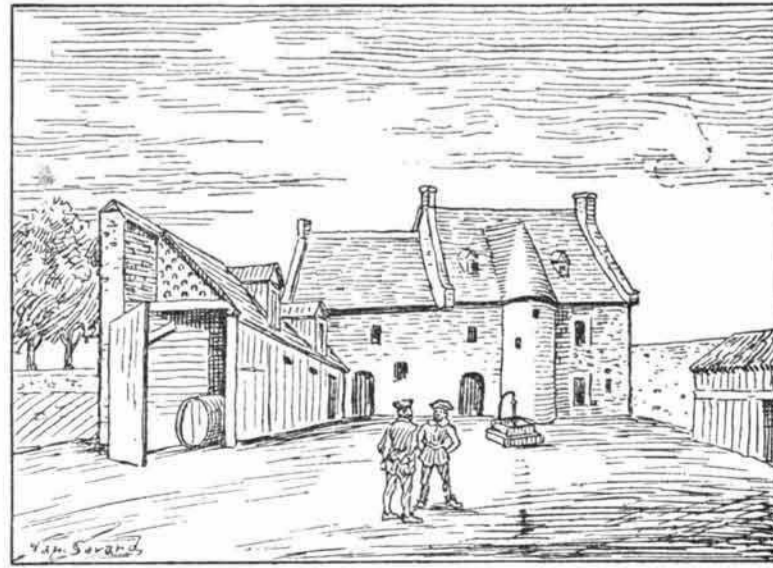
François Ier reçoit, à sa cour, Cartier qui lui présente Donnacona, "le roi de Canada" avec neuf de ses sujets. La relation de voyage, que lui fait le célèbre navigateur, intéresse vivement le roi qui ordonne de conduire les naturels de Stadaconé en Bretagne, afin de les faire instruire des vérités de la foi chrétienne.



En 1539, trois sur les dix sauvages amenés par Cartier, lors de son second voyage à la Nouvelle-France, sont baptisés dans la cathédrale de Saint-Malo, le jour de Notre-Dame (25 mars). Cartier est parrain du chef Donnacona, qui reçoit le nom de François, en l'honneur du gouverneur de France.



En 1541, Cartier fait un troisième voyage en Canada pour y établir une colonie. Il remonte le Saint-Laurent avec cinq vaisseaux jusqu'au cap Rouge qu'il nomme Charlesbourg-Royal. Il construit deux forts, où il hiverne après avoir visité le saut Saint-Louis. Au printemps suivant, il retourne en France.



Cartier meurt dans son pays natal, le 1er septembre 1557, à l'âge de 66 ans. Sa femme, Catherine des Granges, hérite de son manoir de Limoilou, près de Saint-Malo. Cartier fut un intrepide navigateur, un fervent chrétien et un vrai patriote.



La "Guide" au camp

Le guidisme n'est pas un mot inconnu à votre esprit et je sais maints oisillons de Fauvette qui sont enrôlés sous sa bannière. Ce mouvement, un peu nouveau parmi la jeunesse féminine canadienne-française, existe depuis plusieurs années chez nos garçonnetts sous l'appellation bien connue de Scoutisme. Il fait de nos enfants des caractères trempés, des catholiques d'action, des citoyens intègres, utilisant en eux les richesses de cœur et d'intelligence dont les a doués la Providence. Le Guidisme entretient et amplifie la formation que l'enfant reçoit dans sa famille et à l'école. L'idée de devoir, de dévouement, de responsabilité, de fraternité s'incarne peu à peu dans l'esprit des jeunes enrôlés et partout, par leur conduite, leur politesse, par leurs B.A. (bonnes actions), l'Éclaireur ou Scout et la "Guide" se font remarquer. "Toujours prêt" est la devise d'action.

Pour vous faire aimer la guide, je glisse en ces lignes des extraits de lettres, laissant devenir les vacances heureuses, dilatantes que quelques-unes de nos guides aînées ont passées l'été dernier.

"Bonjour! C'est une lettre sans apprêts que je me propose d'écrire et vous pardonneriez le décousu de mes idées! Depuis une semaine, on a mené une vie si différente du "petit train" ordinaire que l'esprit s'en ressent... Donc, on est au camp. C'est une vie très réglée, semée toutefois de quelques imprévus. Un fait typique a marqué notre premier soir à Saint-X... Nous avons apporté chacune une enveloppe de paille, vide... Il fallait la remplir... Nous arrivons chez un cultivateur... Nous voyez-vous dans la "tasserie" remplissant nos pailles avec

entrain? Comment transporter dix pailles sans voitures? "La guide est économe!" Notre cheftaine, qui n'oublie jamais le point de vue pratique, sort ses cordes, prend les bâtons et dresse, sans plus de façon, un brancard sur lequel on pose trois pailles rondes et longues... comme des saucissons! Imaginez-vous les yeux en points d'interrogation qui nous regardent défilier? Nos lits ont de la couleur locale. Les Laurentides ne sont pas plus accidentées!"

La guide sait admirer et observer!

"Mercredi, nous avons fait une fameuse excursion, épreuve de marche de près de six milles autour du lac. A dix heures, nous partions toutes, sac au dos, de l'enthousiasme plein l'œil et du courage plein le cœur. Nous nous arrêtâmes à X pour le bain. Aussi dînette et brin de causerie sous les arbres. A trois heures, le ciel riait de tout son azur et le soleil, ce grand ami, nous torturait de ses rayons. Vrai... vrai, les guides en fumaient... mordant la poussière de la route... A cinq heures, le bataillon avait l'air de revenir de la Grande guerre..."

"Ce même soir, nous étions appelées à faire les frais d'un feu de camp à la pension X..."

"Pour le retour, la lune nous faisait de l'œil entre les aiguilles des pins..."

"Le matin, à la messe, et le soir, à la prière, nous pouvons déguster un savoureux tête-à-tête avec notre Grand Roi. Nous avons ses sourires durant le jour, par toutes ses merveilles étalées... et vous savez comme notre curiosité est grande. Nous explorons partout!"

Voyez comme les guides savent tout croquer sur le vif.

"On en apprend tous les jours! Figurez-vous que j'ai eu tout récemment l'occasion de décou-

vrir une nouvelle espèce de rage. Oui, chère amie et à mon avis, c'est la plus cruelle! Je veux parler de la rage "d'écorcer" les bouleaux.



Je veux parler de la rage "d'écorcer" les bouleaux.

Une de nos compagnes de camp, Mlle X (la pauvre enfant!) en est actuellement la victime. Vous dire ce qu'elle a à endurer! Poussée hors de son lit dès trois heures, le matin, elle se précipite avec frénésie, les yeux comme des billes, vers ces pauvres arbres apeurés, qui ne peuvent faire autre chose que de tendre leur écorce, sanglante à l'avance. C'est un saccage de ce genre jusqu'à l'heure du coucher où nous la faisons mettre au lit, de force. Vous croyez qu'elle a fini? Pas du tout. Quand ses voisines dorment, elle se jette sur son kimono, repousse les meubles qui encombrant son chemin et file vers le dernier bouleau qui n'a pas encore rendu son écorce aux mains de la malheureuse enragée... Priez bien pour qu'elle guérisse!"

Puis, sous la plume habile d'une autre guide, vous ferez connaissance avec le lieu où gîte le groupement.

"Et la maison des Guides, donc, ah! oui... nous y voilà!... Elle devait être rouge, fraîchement peinte en rouge! C'est bien voyant, n'est-ce pas? Et il n'y a pas à s'y méprendre! Eh bien, on s'est mépris!... La maison, strictement carrée, présente un vrai bloc solidement assis sur le versant d'une petite montagne... Mais la couleur... je vais vous la dire! Rouge?... Oui, jadis, dans sa jeunesse, mais la trace des ans a déposé quelques fils d'argent sur l'écarlate d'hier; aujourd'hui, c'est à peu près gris

violet... Ici, à X..., on peut parfois perdre la notion des couleurs."

"Peu importe l'extérieur de notre cantonnement; c'est accueillant et, à l'intérieur, c'est vraiment trop joli et trop confortable pour un camp. En entrant, salon qui se transforme en salle à manger et en cuisine; en haut, dortoirs très coquets, vous savez! Je suis sérieuse quand je dis cela!"



...dortoirs très coquets.

"Et puis vous êtes de la famille en arrivant. Après trois quarts d'heure au camp, première excursion et elle s'en vante, la cheftaine, de nous "étrenner" de la belle manière"... "Pour se rendre au "fameux roc", on saute les élévations sans s'accrocher... Ah! les guides sont merveilleuses d'ingéniosité! On s'abreuve en cours de route à une fraîche petite chute, on se cache des rayons du soleil dans un sous-bois et puis, gaiement, en chantant... hop! holà! deux, trois... dernier effort, nous y voilà! Ah! ça vous en a pris du souffle!"

Une guide donne, en dernier lieu, une idée de la bonne volonté et de la grande dose de gaieté qui dominant, quand, à la cuisine, ses consœurs sont appelées

"Que pourrais-je ajouter de plus? On vous a raconté, arrivée au camp, scène originale des paillasses, excursions, etc. Mais, j'y pense, on a omis de vous parler de quelque chose de très important... de la cuisine et de la nourriture... Je vous assure qu'on fait honneur aux plats. La cheftaine, pour ce faire, ne cède pas sa place... Nous passons à la cuisine, à tour de rôle et nous mettons en pratique nos connaissances culinaires... C'est alors que s'échangent rires et taquineries... Ce stage "au pot au feu" s'appelle "en service". Le menu est excellent et des plus variés... L'économie ne met pas en fuite "dame Bonne saveur..."

N'est-ce pas que vous aimeriez vivre au camp des guides, dans les vertes pinèdes, loin de la métropole enfumée et tapageuse?... Rendez visite aux guides durant l'été, elles vous divertiront à qui mieux mieux... et devenez guides, si le cœur vous en dit. En tout cas,



...deux, trois... nous y voilà.

Fauvette vous salue tous, de son plus amical salut guide!

C. F.

N.B.—Les photos ont gracieusement été fournies par cheftaine Bertrand, dont le dévouement est bien connu. A elle et à chacune des guides aînées dont la correspondance a intéressé bien des lecteurs, le plus cordial merci de la part de

FAUVETTE

CORRESPONDANCE

Papillon d'azur.—Merci de votre chère épître du 29 août. Je suis heureuse que les vacances aient été pour vous être favorable de repos, de santé et de sains plaisirs. Ecrivez de nouveau à Fauvette. Tout ce qui concerne son "Papillon d'azur" l'intéresse beaucoup. Bons succès scolaires et passez heureuse année au milieu des religieuses que vous aimez avec raison. Cordial bonjour.

Humble Apôtre.—Votre lettre du 12 août a causé un vif plaisir à Fauvette. La santé de votre mère-grand s'est-elle améliorée? Et l'inondation a-t-elle été cause de détérioration et d'accidents? Aimez bien Papillon d'azur. C'est une amie sincère. A vous, meilleurs succès en classe et écrivez-moi quand vous le pouvez. Amitiés de Fauvette.

Future Ursuline.—Salut, guide vaillante! Quelles vacances avez-vous passées? La vue s'est-elle un brin améliorée? J'aime à le penser. Que l'*Oiseau bleu* vous apporte la meilleure amitié de Fauvette qui parlera de vous à Jeannine, de votre désir de correspondre avec elle... mais il ne faut pas ignorer qu'elle est jeune fille dévouée, accaparée par la jeunesse étudiante et aussi par les activités du guidisme. Amical bonjour.

Mimi-Blanc-Blanc.—Qu'il a fait plaisir à Fauvette de vous saluer à son retour de Gaspé. Comme les minutes ont paru courtes... juste un bonjour, puis un serrement de mains. En tout cas, Fauvette a pu vous dire qu'elle vous portait amitié profonde. A combien de jeunes enseignez-vous... quelles années de classe vous a-t-on confiées? Déjà la vie sérieuse! Que les vacances ont fui à tire-d'aile... Bons succès et bonheur profond au milieu des enfants que vous chérissez et qui vous aiment bien... Ecrivez-moi. Bonjour.

Thérèse Mailloux.—Bon souvenir à l'amie de notre revue. Amitiés.

Pierre précieuse.—Viendra-t-on causer souvent avec Fauvette, cette année? Ecrivez-lui. tout l'intéresse et ses oisillons sont toujours chers à son affection. Que n'écrivez-vous à Future Ursuline? Ecrivez-lui à l'*Oiseau bleu*, au soin du "Courrier de la Fauvette". Je la lui ferai tenir. N'oubliez pas d'inscrire votre adresse personnelle, si vous voulez qu'elle vous réponde directement. Amical souvenir.

Georgette B.—Affectueux souvenir de Fauvette qui espère vous lire bientôt.

Henriette Martel.—Avez-vous repris vos études? En quelle année est-on? Saluez de ma part Thérèse L. Dites-lui de m'écrire. Vœux les meilleurs à mes deux jeunes amies de qui j'espère recevoir bientôt des nouvelles. Sincères amitiés.

Jeannine.—Année de bonheur auprès de la gent écolière que vous avez mission d'éduquer et d'instruire. Succès nombreux et santé excellente! Amitiés de Fauvette.

Abeille de Marie.—N'en voulez pas à Fauvette de n'être pas allée vous voir. Elle a été absente de chez elle une partie des vacances. Elle vous conserve sa meilleure part d'affection et vous reste unie par la prière quotidienne.

Soeur Jeanne a adressé par courrier postal toutes les graphologies demandées. Elle se joint à Fauvette pour saluer amicalement les nombreux amis et lecteurs de la revue.

C. F.

Vignettes
**LA PHOTOGRAVURE
 NATIONALE**
 TEL. MA 4549 LIMITEE
 59 ST. CATHERINE OUEST - MONTREAL

LES HOLOCAUSTES

— par —

MLLE MARIE-CLAIRE DAVELUY

de la *Société Historique de Montréal*

III. LA MORT DE CATHERINE DE CORDÉ

(suite)

Un peu de somnolence gagna la bonne aïeule, une fois Perrine partie. Le calme régnait à la maison comme au dehors. On vint frapper deux fois à la porte de la malade, mais celle-ci ne sortit point de sa torpeur. Madame de Repentigny entra quelques minutes avant dix heures. Elle s'approcha du lit. Elle contempla le visage émacié, d'un ton un peu grisâtre, de sa belle-mère. De l'inquiétude parut sur son front et elle soupira. Puis elle se prit à monologuer: "Comment cette chère mère allait-elle prendre la nouvelle, si, comme l'espérait Perrine, le cher, l'aventureux Charlot revenait par le navire que l'on avait signalé ce matin? Il était tout près d'atteindre la rive maintenant... Si le médecin venait prêter main-forte durant les premières heures émouvantes du retour?... Je vais envoyer chez lui ma fidèle huronne avec un mot à cet effet.

Ah!...

Catherine de Cordé ouvrit à ce moment les yeux. Elle vit sa belle-fille penchée sur elle, le regard anxieux.

— Qu'y a-t-il, ma bonne Marie? demanda-t-elle.

— Du nouveau se prépare, je crois, ma mère. On nous apprend... Elle hésita.

— Ne craignez pas pour moi, Marie. Parlez. Je me sens très faible ce matin, mais calme, si calme. Serait-ce la sérénité de ceux... qui contemplant un beau couchant, le leur? Il se pourrait.

— Pourquoi nous chagriner avec de semblables réflexions?

— Mon temps est fini, ma pauvre amie. La journée a été longue, fructueuse, je l'espère. Un seul désir persiste en mon cœur: revoir Charlot, lui recommander sa sœur, ma sage et dévouée Perrine, dont la jeunesse a bien été un peu sacrifiée jusqu'ici... Mais dites, Marie, que vouliez-vous m'apprendre tout à l'heure? N'hésitez pas, je vous prie, je suis en état de recevoir même la plus pénible communication.

— La joie est peut-être plus à appréhender, ma mère.

— La joie? Catherine de Cordé souleva légèrement la tête et regarda autour d'elle. Un coup de canon retentit à cet instant, suivi de quelques cris que la distance rendait faibles.

— Le canon? s'exclama en souriant la malade. Mon pressentiment ne me trompait donc pas?... Charlot va sans doute débarquer... Perrine n'est pas revenue, Marie?

— Non, ma mère, et c'est bien ce qui me fait croire qu'elle n'a pas espéré en vain, cette fois. Tenez, prenez cette potion toute prête...

— Est-ce sur l'ordre de Perrine que vous me l'offrez?

— Oui, il était convenu qu'à dix heures sonnante, je venais vous l'offrir si votre garde-malade n'était pas à son poste.

— Bien, donnez.

Et tandis que la malade absorbait le cordial, un grand bruit de voix, quelques rires, s'entendirent au dehors. Puis, on entra dans la maison, et ce fut, dans les pièces voisines de la chambre de l'aïeule, une animation inaccoutumée. Soudain, on entendit des pleurs d'enfant. Madame de Repentigny tressaillit, puis saisit la main de sa belle-mère.

— Marie, dit alors paisiblement Catherine de Cordé, laissez-moi. Allez rencontrer vos hôtes... Je vais prier Dieu en attendant qu'il m'accorde toutes les forces qui me sont encore nécessaires... Oh! vous n'avez rien à m'apprendre. Je devine quel voisinage inespéré j'obtiens enfin... Allez... Je vous en prie. Dites à Perrine de venir à moi dans un quart d'heure."

Perrine frappait à la porte un peu plus tard. Elle pénétrait avec crainte, mais ne put retenir une exclamation de plaisir en voyant la bonne aïeule installée sur sa chaise longue, la figure très pâle, mais les yeux souriants et pleins d'un feu inaccoutumé.

— Alors, Perrine, interrogea l'aïeule, tout se réalise comme je l'ai espéré si souvent?

— Oui, madame, répondit Perrine d'une voix étranglée par l'émotion. Je me sens si heureuse, oh! comme mon bonheur serait, sans mélange, si ce n'était votre état de langueur.

— Mais voyons, ma petite fille, je ne me sens pas plus mal qu'à l'ordinaire.

— Pourquoi vous être levée?

— La visite que je vais recevoir mérite cette

attention. Allons, qu'attends-tu pour faire entrer Charlot?

—Il fait les cent pas dans le corridor et modère mal son impatience. Il n'a pas changé là dessus.

—Qu'il entre, qu'il entre!

Perrine courut à la porte, l'ouvrit et Charlot, d'un bond, fut aux genoux de Madame Le Gardeur. Il baisa les mains diaphanes, tremblantes, puis se relevant, il entoura de ses bras et pressa un long moment contre lui la forme frêle, toute blanche de la malade.

—Bonne-maman chérie, murmura-t-il, que de fois, en esprit, je vous ai ainsi tenue contre mon cœur... Mais enfin, je suis vraiment revenu auprès de vous... je vous vois... je vous parle... je sais que je ne vous quitterai plus.

—Mon petit, mon vieux cœur éprouve une joie profonde, lui aussi. Je ne l'aurais pas cru capable de battre encore si fortement... Tiens, va te mettre à quelque distance... Comme tu es



Comme tu es devenu un élégant et fier cavalier!

devenu un élégant et fier cavalier! Un peu mince comme silhouette, cependant. Bien, prends cette chaise près de moi. Nous allons causer une bonne demi-heure...

—Madame, fit Perrine, inquiète, en se rapprochant, vous vous fatiguerez en ayant tout de suite une longue entrevue.

—Longue? Une demi-heure? fit l'aïeule.

—En effet, approuva Charlot. Puis, j'aimerais auparavant vous présenter ma femme et mon fils, madame.

—Comme vous voudrez, mes enfants. Tu sais, Charlot, j'écoute docilement Perrine. C'est à son tour de commander.

Charlot attira sa sœur vers lui.

—Perrine, ma sœur chérie, tu sais mieux

que moi reconnaître un peu de l'immense dette de gratitude que nous devons à notre protectrice d'autrefois et d'aujourd'hui.

Puis, après avoir baisé de nouveau la main de Madame Le Gardeur, il quitta la pièce en disant: "Je vais chercher Lise et vous la ramènerai notre fils dans ses bras".

Perrine profita de la sortie de son frère pour convaincre la malade de la nécessité de ménager ses forces. Elle lui fit reprendre son lit. Elle l'entoura d'oreillers, bassina son front, ses tempes.

—Merci, ma petite fille. Tes soins sont filiaux, mais tes yeux s'alarment il me semble. Dieu est si bon. Il ne faut pas. M'avoir permis de revoir et d'embrasser ton frère une dernière fois... et je l'entretiendrai enfin, tel que je le voulais. L'ordre du médecin sera enfreint cette fois. Je l'entends qui monte, ce bon docteur... Tu me comprends, enfant, ce n'est pas demain qu'il faut que je parle à Charlot seul, c'est *aujourd'hui même*. Tu me promets de m'aider en ceci?

—Chère Madame Le Gardeur, lorsque je vous refuse quelque chose... vous savez bien que c'est parce qu'il y aurait danger à le permettre. Oh! pourquoi Dieu ne vous guérit-il pas tout à fait. Je ne puis être parfaitement heureuse... sans vous... Et Perrine étouffa un sanglot.

—Perrine, voyons, qu'est devenu ton esprit chrétien. Il faut vouloir tout ce que Dieu veut, comme il le veut... Mais dis-moi, avant que le docteur entre, elle est jolie, ta petite belle-sœur?

—Jolie et frêle, trop frêle, madame. Et quel amour elle a pour mon frère. Elle ne le quitte pas des yeux. Le petit Pierre est ravissant, mais délicat de santé, comme sa mère, j'en ai peur. Il m'a déjà souri. Nous serons de bons amis.

—Par quel navire sont-ils venus ces enfants?

—Par le vaisseau nantais. A bord se trouvaient, figurez-vous, M. d'Ailleboust, de Coulonges, M. de Maisonneuve et... quatre Messieurs de Saint-Sulpice à destination de Ville-Marie. Tous ces voyageurs, sauf notre ex-gouverneur d'Ailleboust sont demeurés à l'île d'Orléans, chez les Maheu.

—Mais c'est intéressant tout cela.

—Charlot amène au Canada son beau-frère, André de Tenancourt. Il n'est plus très jeune, paraît-il, ayant trente-cinq ans environ. Son humeur est taciturne, son esprit railleur, son cœur insensible. Mais son courage et son intelligence rachètent tout, dit mon frère auquel je dois ce portrait moral, ajouta Perrine en riant. Nous le verrons cet après-midi, car, quoique ne le témoignant pas extérieurement, il adore sa sœur, qu'il a un peu élevée, étaient devenus, tous deux, orphelins très jeunes.

—Le Canada accueille bien les célibataires... surtout s'ils deviennent soldats à l'occasion.

—Vous pensez bien qu'il est militaire. C'est d'ailleurs la vie du régiment qui a rapproché Charlot d'André de Tenancourt. Puis, celui-ci lui a présenté sa sœur... Charlot m'a avoué en riant qu'André m'avait très bien remplacée en France et lui avait épargné par ses conseils je ne sais combien de jours de punition. Il n'est pas célibataire, madame; il est veuf depuis plusieurs années d'une femme qui l'a rendu très malheureux. Et ceci explique, m'a encore appris Charlot, son caractère sombre, silencieux, son ironique réserve auprès des femmes... Madame, veuillez m'accorder ceci, le docteur frappe, dit vivement Perrine. Vous parlerez à Charlot, quand vous aurez reposé toute une longue heure. Promettez, promettez... pria Perrine qui courait ouvrir la porte...

—Je promets, petite, répondit Madame Le Gardeur en soupirant.

Le docteur ne fit pas une longue visite. Il recommanda le calme, de courts entretiens et annonça qu'il reviendrait avant la nuit. A Perrine qui le reconduisait et dont les yeux interrogeaient. "Mon enfant, dit-il, je regrette de vous peiner dans un jour comme celui d'aujourd'hui, mais quittez le moins possible votre vieille protectrice. Elle n'a presque plus de pouls. La fin approche.

—Oh! mon Dieu, dit douloureusement Perrine. Souffrira-t-elle beaucoup, docteur?

—Non, mon enfant. Le grand sommeil la prendra peut-être durant une de ces somnolences qui deviennent de plus en plus fréquentes, n'est-ce pas?

—En effet, répondit Perrine. Docteur, si on lui interdisait toute visite pour aujourd'hui, croyez-vous que ce serait prudent?

—Ma pauvre petite, ne luttez plus avec votre malade, même sous le prétexte de la faire vivre plus longtemps. Accordez-lui tout ce qu'elle demandera. Madame Le Gardeur est entre les mains de Dieu pour l'heure et la minute précises où Il l'appellera à Lui. Ma science ne lui est plus indispensable, mais seulement, adoucissante. Continuez à lui donner le médicament déjà prescrit. Courage, mon enfant. A ce soir."

Lorsque Perrine entra de nouveau dans la chambre, elle y trouva Charlot, sa jeune femme, le bébé et Madame de Repentigny.

—Perrine, dit la malade, on a pris ma chambre d'assaut, tu le vois... Comme je suis heureuse de connaître, de bénir notre petit Pierre; mes bons enfants, continua-t-elle en s'adressant à Charlot et à sa jeune femme, puisse-t-il être moins friand d'aventures que son papa... quoique soldat courageux comme lui.

—Madame Le Gardeur, vous ne me croyez

donc pas assagi maintenant? reprit Charlot en riant. Lise, défends-moi.

—Non, reprit doucement celle-ci, car tu me quittes trop souvent à mon gré, et pour ceci, et pour cela. Je te voudrais toujours à mes côtés.

—Ma pauvre enfant, vous oubliez sans cesse que vous avez épousé un soldat... lui rétorqua Charlot, tandis qu'une ombre d'ennui, de contrariété traversait son front.

—Eh bien, maintenant, Charlot et Lise, dit Madame de Repentigny, nous allons redescendre. Il y a en bas, au salon, beaucoup d'anciennes connaissances qui veulent voir Charlot et saluer sa jolie jeune femme.

Tous se dirigèrent vers la porte.

—Charlot, appela faiblement la malade au moment où celui-ci allait disparaître.

—Que me voulez-vous, chère bonne maman? répliqua vivement le jeune homme en revenant près du lit.

—Reviens ici, seul, dans une heure.

Puis Madame Le Gardeur ferma les yeux, en faisant de la main un geste d'au revoir.

Un lourd sommeil saisit cette fois la malade. Il se prolongea bien au delà du temps convenu. Charlot, exact au rendez-vous, ne s'en plaignit pas. Il approcha sans bruit de la fenêtre, un vaste fauteuil. Et là, bien enfoncé dans le siège moelleux, les yeux fixés sur l'inoubliable paysage de la cité de Champlain, il se prit à rêver. Il se revoyait enfant, courant un peu partout, autour de l'enceinte du Fort, sous la surveillance du bon matelot, Julien l'Idiot, ou tenant par la main l'interprète condescendant et aimable qu'était Olivier Le Tardif. Il redevenait ensuite jeune soldat sous M. de Montmagny. Que cela lui plaisait alors le rôle de sentinelle au Fort! Il ne se lassait pas de contempler les merveilleux horizons que lui offrait Québec du haut de son roc énorme. Devant lui, c'était le fleuve qui chantait, tantôt avec douceur, tantôt avec colère, ou infinie mélancolie. En arrière, il entendait la rumeur mystérieuse des profondes forêts de la Nouvelle-France. Son imagination vagabondait avec délices autour de ce vert panorama d'immensité... "Comme cela me paraît peu changé, se prit-il à remarquer! Que j'aimerais à m'enfoncer de nouveau sous ses pins au bruissement un peu dur... Non, hélas! je ne suis pas guéri des aventures quelles qu'elles soient... Je les appelle, je les désire de tout mon être... Puis, et ses poings se serrèrent, j'ai ma revanche à prendre contre les ravisseurs de mon bien le plus cher... Lis-en-Fleur, je ne t'ai pas oubliée, va... J'aime Lise pourtant, corrigeait-il aussitôt. Elle ne vit que pour moi, elle m'a donné ce petit Pierre... aux yeux bleus qui me rappellent... Allons, allons, secouons tout cela. Vivons au jour le jour..."



Charlot... viens près de moi.

—Charlot, fit soudain la voix affectueuse de Mme Le Gardeur, viens près de moi. A quoi rêves-tu donc avec cette intensité d'expression ?

—Comment, bonne-maman, vous étiez réveillée, répondit vivement Charlot. Depuis longtemps ?

Il transporta son fauteuil près du lit et prit dans la sienne la main de la malade.

—Depuis au moins dix minutes, et j'en ai appris bien long, rien qu'en suivant sur ta mobile figure le reflet de tes pensées... Pauvre enfant !

—Bah ! je ne suis pas à plaindre. Je suis revenu près de vous. Je vais reprendre la vie ardente et belle du soldat, offrir ma vie à toute heure pour les causes les plus nobles.

—Pauvre enfant, puis-je dire encore. Tu aimes la vie pourtant, Charlot, et tu ne penses qu'à t'exposer.

—Je crois qu'il y a bien des choses que j'aime encore davantage que la vie... Les miens, mon pays, l'honneur de tous. Humeur de soldat, sans doute.

—Oui, oui, je sais, et c'est justement de cette humeur que je veux t'entretenir. Il faut subir les bons combats, mon enfant, mais non devenir chercheur d'aventures, même glorieuses.

—Bonne-maman, j'arrive et déjà vous voulez me sermonner... fit Charlot en riant. Oh ! c'est un vieil enfant que vous gronderez, allez, et qui a déjà passablement souffert ! Puis, je vous assure que je ne manque pas de conseillers, mon beau-frère, ma femme auxquels va se joindre Perrine... Bah ! à quoi bon ? Les événements ne décident que trop souvent pour nous.

—Tu as raison, mon enfant. Et si tu voulais

dorénavant t'en rapporter aux seuls événements...

—Puis-je agir autrement ? J'ai femme et enfant... Je me répète cela tous les jours, croyez-le.

—Et tu as une sœur, ajouta vivement la malade en pressant la main du jeune soldat.

—Perrine ? Vous voulez me la confier ? Mais cela va de souhait. Lise en est déjà très enthousiaste. Elle m'a reproché de ne pas lui en avoir assez parlé. Et pourtant, lui ai-je assez décrit cette sœur profondément chérie. Madame, est-ce que, vraiment, vous avez cru qu'il était nécessaire de me recommander Perrine ? Mais elle n'a son pareil nulle part ?

—Je sais, Charlot, que tu lui es très attaché. Mais je connais mieux que toi, peut-être, le cœur de ta sœur, sa capacité d'abnégation, son constant souci de s'oublier, de ne penser qu'au bonheur des autres. Toi comme moi, Charlot, nous avons fait trop souvent appel à cette âme généreuse, qui se donne sans compter... Je m'en vais, moi, et plus vite qu'on ne veut me le dire... Alors, ma petite Perrine restera seule... Toi, Charlot, tu as ta femme, ton fils, une carrière que tu idolâtres. Mais, elle, Perrine, ne vit-elle pas en marge de toutes ces affections si grandes, si belles...

—Elle vivra près de nous, toujours, Madame et si je meurs dans quelques justes combats, eh bien, elle aidera Lise à élever un autre petit soldat tout dévoué à notre patrie canadienne.

—Mais Perrine demeurera encore sans un bonheur vraiment personnel. Ne peut-elle donc être aimée, cette enfant ? Oh ! je sais, on se marie jeune en ce pays, et les vingt-neuf ans de Perrine semblent peser d'un poids lourd sur sa tête blonde. Mais, Charlot, n'exagérons rien, ce n'est pas encore être très vieille que d'atteindre trente ans.

—Je le sais, certes. Et s'il y a à faire une remarque sur l'apparence de ma sœur, c'est qu'elle est encore embellie, et que la profondeur de son regard décèle une intelligence peu commune.

—Eh bien, écoute Charlot, il faut me promettre de ne plus aimer Perrine pour toi, pour les tiens, à la façon d'une ombre bienfaisante planant sur ta vie, et même au delà. Au contraire, tu feras passer le souci de son avenir, d'une vocation encore possible, *avant toute chose*. Ne la laisse pas se sacrifier de nouveau, le cas échéant. N'écoute pas les scrupules de son cœur. Elle a si bien éloigné de sa pensée toute part d'espérances personnelles qu'elle a fini par croire qu'elle léserait les autres si elle s'y abandonnait. Je crois que tu me comprends, mon enfant ? Tu es entier, fougueux, volontaire, mais ton cœur est noble, je le sais, Charlot.

—Je n'oublierai certes jamais, madame, ces aperçus profonds sur la nature de ma Perrine...

Ah! poursuivait avec agitation Charlot, en se levant et en marchant au travers de la chambre, je suis vraiment indigne des âmes très hautes qui m'entourent... Je les blesse, je les peine... à mon insu le plus souvent.

—Ne t'énerve pas ainsi, enfant. Reviens t'asseoir...

—Bonne-maman, posez la main sur ma tête si peu raisonnable, cria soudain Charlot, en se mettant à genoux près du lit de l'aïeule. Bénissez le pauvre Charlot qui veut accomplir tout ce que vous désirez, allez!

—Je le sais, mon enfant. Je te bénis de tout cœur, ainsi que tu le désires. Je t'aiderai de là-haut à remplir ta promesse. Va, maintenant, mon enfant... quitte-moi. Je vais reposer... Le sommeil me gagne. Maintenant que j'ai causé avec toi, il sera bon, si bon... ce sommeil."

La bonne aïeule ferma en effet les yeux, joignit les mains sur la poitrine, mais elle murmura encore:

—Va, mon enfant... dis à Perrine... que je suis heureuse, heureuse, finit-elle très bas.

Et il sembla à Charlot, qui s'attarda quelques instants pour la regarder dormir, qu'un sourire effleurait et illuminait toute cette mince figure aux rides si peu nombreuses encore. Il sortit sur la pointe des pieds et quitta bientôt la maison. Il avait besoin d'une détente. Une longue marche lui permettrait de reprendre

son équilibre. La conversation qu'il venait d'avoir avec sa vieille protectrice l'avait remué plus profondément qu'il n'avait cru. Il venait de vivre quelques minutes désormais inoubliables.

Lorsqu'il revint deux heures plus tard, le soleil couchant enveloppait d'une lumière très douce la maison des Repentigny. Il vit soudain sa femme sortir en hâte et regarder anxieusement de tous côtés. L'ayant enfin aperçu, elle se dirigea vivement vers lui. Charlot fut surpris de l'expression d'ordinaire douce, un peu apathique même, des yeux de sa femme. Ils révélèrent presque de l'effroi.

"Mon ami, dit-elle, entrez vite. Je crois que... que la fin est venue. Perrine sanglote au pied du lit de Madame Le Gardeur qui ne s'est plus réveillée depuis... depuis votre départ. On est allé deux fois chez le médecin. Il est absent. Mon frère est là-haut aussi. Vous savez qu'il a fait de fortes études médicales. Il m'a fait signe que tout était bien fini... Il n'ose avertir Perrine, qu'il connaît à peine..."

—Ma chère Lise, dit enfin Charlot, qui essuyait une larme, Perrine et moi nous perdons en ce moment la grande, l'incomparable protectrice de toute notre vie.

Marie-Claire DAVELUY

(À suivre)

JACQUES CARTIER

*Il s'embarque. Voyez flotter son pavillon.
Où va-t-il? Quel motif soudain le détermine?
Aux agrès, matelots! Au large, Grande Hermine!
Petite Hermine, vogue et vogue, Émerillon!*

*L'aube donne à la voile un reflet vermillon,
Les voix meurent. Le bruit de la mer les domine.
L'humble flotte, qu'un peu de soleil illumine,
Ouvre dans le flot sombre un glorieux sillon.*

*Le jour après le jour apparaît et s'efface.
La mer semble agrandir sa houleuse surface,
Et rouler au hasard vers des bords incertains.*

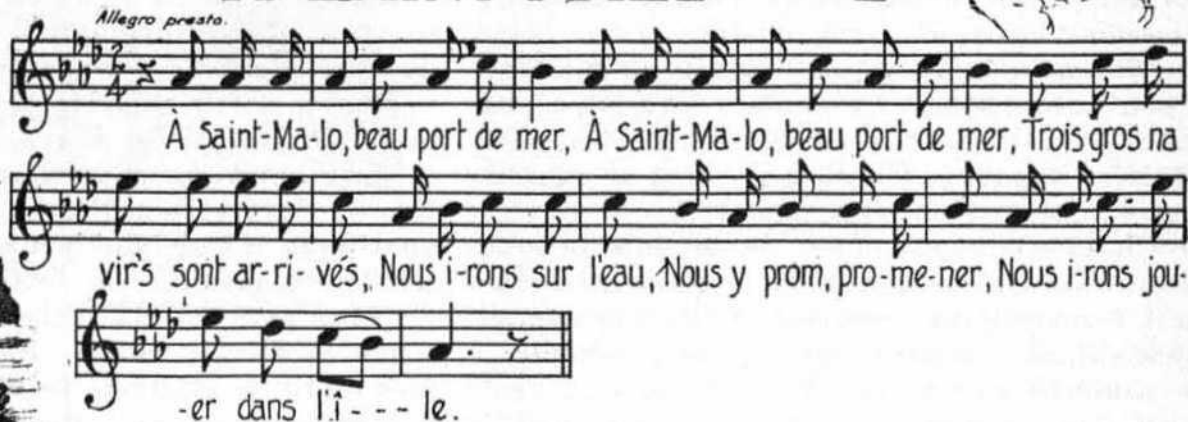
*Les vents poussent toujours la frêle caravelle.
Cartier cherche, anxieux, les horizons lointains
Où doit enfin surgir une France nouvelle.*

Pamphile LE MAY

NOS CHANSONS POPULAIRES

À SAINT-MALO

Allegro presto.



À Saint-Ma-lo, beau port de mer, À Saint-Ma-lo, beau port de mer, Trois gros na
vir's sont ar-ri-vés, Nous i-rons sur l'eau, Nous y prom, pro-me-ner, Nous i-rons jou-
-er dans l'i- - - le.

— 2 —

*Trois gros navires sont arrivés, (bis)
Chargés d'avoïn', chargés de bled.
Nous irons sur l'eau
Nous y prom' promener,
Nous irons jouer dans l'île.*

— 3 —

*Chargés d'avoïn, chargés de bled. (bis)
Trois dam's s'en vont les marchander.*

— 4 —

*Trois dam's s'en vont les marchander. (bis)
Marchand, marchand combien ton bled?*

— 5 —

*Marchand, marchand, combien ton bled? (bis)
Trois francs l'avoïn', six francs le bled.*

— 6 —

*Trois francs l'avoïn', six francs le bled. (bis)
C'est ben trop cher d'un' bonn' moitié.*

— 7 —

*C'est ben trop cher d'un' bonn' moitié. (bis)
Montez, Mesdam's, vous le verrez.*

— 8 —

*Montez, Mesdam's, vous le verrez. (bis)
Marchand, tu n'vendas pas ton bled.*

— 9 —

*Marchand, tu n'vendas pas ton bled. (bis)
Si je l'vends pas, je l'donnerai.*

— 10 —

*Si je l'vends pas, je l'donnerai, (bis)
À ce prix, l'on va s'arranger.*



Ce que l'on grave sur le bronze...

MONTRÉAL RACONTÉ EN STYLE LAPIDAIRE (suite)

VI. PLACE D'ARMES — II

“Les deux anges de Ville-Marie”

L'oncle Étienne fut le premier au rendez-vous. Il chercha des yeux ses jeunes compagnons. Il fit le tour de la grouillante Place d'Armes. Personne. Il n'attendit guère, cependant. Nièces et cousins descendirent d'un tramway *Rosemont* légèrement en retard.

L'oncle feignit de la consternation. “Comment, dit-il à ses parents, vous me faites attendre au point que je me pose cette angoissante question: “Est-ce que je n'intéresserais plus mes auditeurs?”

— Oncle, repartit en riant Marie-la-blonde, regardez l'horloge en face de nous. Nous ne sommes que trois minutes en retard. Vous n'exagérez pas un peu?

— Il se pourrait, ma nièce, n'en parlons plus.

— Cousin, dit Thérèse, savez-vous que c'est la troisième fois que vous nous conduisez à la Place d'Armes?

— Ce ne sera pas la dernière. C'est un excellent endroit de concentration pour nos recherches historiques.

— Je ne m'en plains pas, dit bien haut François. Je salue chaque fois, ajoutait-il la main au front, *militairement*, Paul de Chomedey de Maisonneuve, gouverneur de Montréal.

Bravo! petit, dit l'oncle. Il passe ici trop d'hommes d'affaires préoccupés de la seule question d'argent. Tous frôlent chaque jour, sans jamais s'en émouvoir, tout un passé de gloire française et catholique. Tu ré pares, petit.

— Pour ma part, dit Hélène, je crois que l'oncle Étienne aime avec passion l'angle des rues Notre-Dame et Saint-Sulpice. Il y a quelque diablerie là-dessous... Avouez, oncle, que messire Satan et monsieur le Vent hantent votre imagination.

— Peut-être, peut-être... Mais le diable mord chaque fois la poussière, ma nièce, croyez-le. Cette fois, ce sera la vision des deux anges de Ville-Marie: Jeanne Mance et Marguerite Bourgeoys, qui mettra en fuite le Prince des Ténèbres. Nous allons évoquer leur souvenir, à toutes deux, autour des plaques commémoratives que nous verrons cet après-midi.

— Nous prenons la rue Saint-Sulpice, alors? demanda Marie.

— Oui, oui, dit François, qui sembla tout fier de son savoir, car l'Hôtel-Dieu était situé le long de la rue Saint-Paul, autrefois, à partir de la rue Saint-Sulpice.

— Allons, dit l'oncle. Suivons notre “scout” François! Mais auparavant, saluez, en l'église Notre-Dame d'aujourd'hui, la troisième église *paroissiale* de Montréal. Et puisque nous traversons la rue, en ce moment, revoyons encore, en imagination la deuxième église *paroissiale*, celle qui s'élevait justement ici, au milieu de la rue. C'est vraiment une terre sacrée que recouvre l'asphalte. De chaque côté de la rue se détachait la pierre en saillie de deux chapelles latérales, dont celle de Saint-Amable. Sous cette chapelle s'étendait un vaste champ des morts. Beaucoup de citoyens distingués de Montréal voulurent reposer en cet endroit.

— Oncle, dit Hélène, où s'éleva le premier cimetière de Montréal? Le moment est propice de vous le demander.

— Le premier cimetière, ma nièce, était à la Pointe-à-Callières, c'est-à-dire aux environs de l'endroit où se trouve aujourd'hui l'ancien édifice de la Douane.

— C'est dommage, remarqua François, qu'aucune plaque historique ne rappelle ce lieu.

— Cela viendra, ne crains rien, François, assura l'oncle.

— Et durant combien de temps enterrait-on les morts à la Pointe-à-Callières, demandèrent les jeunes promeneurs?

— Durant douze ans, de 1643 à 1654. Puis, le deuxième cimetière fut ouvert près de la maison de l'Hôtel-Dieu, rue Saint-Paul. On enterra “*in novo Hospitalis Domus cæmeterio*”, disent les textes. Ce cimetière servit de sépulture aux Montréalistes durant vingt-quatre ans, de 1654 à 1678... Et maintenant, mes enfants, voyons les plaques choisies à l'occasion de notre promenade d'aujourd'hui. Car nous commençons à attirer l'attention en stationnant si longtemps à cet angle des rues Notre-Dame et Saint-Sulpice.

— C'est parce que nous dérangeons la circulation, expliqua François. Les messieurs surtout n'ont pas l'air content.

— Descendons de quelques pas seulement... Bien... Voici la rue de Brésolles et la première plaque historique à voir. Lis, François.

— Oh! moi! moi! pria Thérèse.

— Pourquoi pas? dit l'Oncle, François en galant petit homme te cédera la place.

— Je suis habitué à lui donner ma place à

la maison, dit François, elle est la plus jeune, et je dois être, moi, dit maman, le plus raisonnable.

— Ah! ah! ah! reprit en riant l'oncle. Tu ne te venges pas un peu, mon ami?

Mais cette réflexion passa au-dessus de la compréhension des enfants. Ils s'affairaient, d'ailleurs. François prenait le calepin de Thérèse pour transcrire le libellé de la plaque et la fillette donnait des instructions à son frère sur le maniement de son crayon.

— Thérèse, allons, nous attendons la lecture de la plaque... dit Marie.

— Voici, voici, reprit celle-ci de sa voix claironnante:

1642-1917.— 275e anniversaire de la fondation de Montréal. Judith Moreau de Brésoles, Catherine Macé et Marie Maillet, premières religieuses hospitalières, collaboratrices de Jeanne Mance vinrent en 1659 habiter l'Hôtel-Dieu qui s'éleva sur partie de ce site. Soeur de Brésoles, née en 1611, mourut ici le 1er juillet 1687. Cette plaque a été posée en 1917 sous les auspices de la Société historique de Montréal.

— Commentez, cher oncle, pria Marie. Il y a trop d'événements rappelés sur cette plaque. Nous nous y perdons.

— C'est vrai, c'est vrai, dit toute cette jeunesse. Commentez, commentez, cher parent!

— Primo, alors, dit l'oncle, cette plaque vous dit le souci des membres de la *Société historique de Montréal* de ne pas laisser passer sans traces nos glorieux anniversaires. En 1917, au 275e anniversaire de la fondation de Montréal, elle pensa, entre autres choses, à rappeler le souvenir de l'Hôtel-Dieu, de Jeanne Mance, des continuatrices de son œuvre, les premières hospitalières de Saint-Joseph venues à Montréal. Cette rue de Brésoles, qui porte le nom de la 1ère supérieure de l'Hôtel-Dieu, va nous permettre de revoir en imagination ce qui existait ici en 1659: les jardins de l'Hôtel-Dieu, entourés d'une palissade que durent escalader bien des fois les féroces Iroquois... Venez. Faisons lentement le tour de cette petite rue que j'aimerais tant voir porter le nom de rue de la Mère-de-Brésoles, ou encore, rue Judith-de-Brésoles. Il n'y aurait pas d'erreur possible alors sur le personnage que l'on veut honorer.

— Oncle, dit Marie, nous foulons en ce moment un sol bien célèbre. Nous mettons nos pas dans les pas de Jeanne Mance, puis dans ceux de ses continuatrices arrivées dix-sept ans plus tard. Cela m'émeut, malgré l'absurde décor du moment... Ces vieilles et hautes bâtisses qui se pressent les unes contre les autres, comme pour aller à l'assaut du commerce et de l'industrie, n'évoquent guère la grâce, la couleur, le cadre frais d'un jardin...

Qu'importe, l'imagination aidant, comme vous dites souvent, nous replaçons toutes choses dans la note de jadis.

— Vous mourrez historienne, ma nièce. Votre vocation s'affirme.

— Vous reprenez la rue Saint-Sulpice du côté du fleuve, oncle, pourquoi? dit Hélène.

— Oh! nous n'allons pas très loin... Tenez, ici, à l'angle sud-est des rues Saint-Paul et Saint-Sulpice, nous apercevons une nouvelle plaque. Arrêtons-nous... Elle est en bronze cette plaque, très belle avec son médaillon, représentant Jeanne Mance, couverte d'une écriture dont les caractères se détachent très bien... Elle est récente... Lis cette fois François?

— En anglais ou en français, cousin? Elle est bilingue cette plaque.

— Lis en français, évidemment, petit. Mais soyons heureux de voir une fois de plus un libellé rédigé en nos deux langues officielles.

— Je lis ceci, dit François: *Ce site forme partie du terrain accordé par la Compagnie de Montréal à Jeanne Mance, venue avec de Maisonneuve en 1642, et qui érigea le premier Hôtel-Dieu en 1644.*

Le terrain fut concédé en fief en 1682, par les Messieurs de Saint-Sulpice, seigneurs de Montréal. Gédéon de Catalogne ingénieur du Roi, acquit partie de ce site en 1691.

Cette plaque a été posée sous les auspices de la Société d'Archéologie de Montréal.

— Merci, François, dit l'oncle. Mes jeunes amis, vous le constatez, c'est encore le souvenir de la cofondatrice de Montréal et de l'Hôtel-Dieu qui est rappelé au moyen de cette plaque élégante et fleurdelisée. Je ferai toutefois de petites rectifications au libellé de cette plaque. Non, le premier Hôtel-Dieu ne fut pas celui que l'on construisit ici, en 1645. Le premier Hôtel-Dieu, ce fut les chambres du Fort affectées à cet effet par M. de Maisonneuve à l'automne de 1642, puis occupées de nouveau de l'automne de 1651 à l'automne de 1653, alors que la tourmente iroquoise ne rendait plus possible la vie des Montréalais en dehors de l'enceinte du Fort... Longeons maintenant la rue Saint-Paul, en allant de l'ouest à l'est: tout cet emplacement que vous voyez ici appartenait jadis au deuxième Hôtel-Dieu de Montréal, celui de 1645, construit avec l'or de madame de Bullion, cofondatrice de l'hôpital de Ville-Marie avec Jeanne Mance... Mais vous êtes toujours intéressées, mesdemoiselles mes nièces et vous petite cousine?... Vous êtes bien silencieuses tout à coup?

— C'est un hommage, oncle, dit vivement Marie. Nous vous écoutons religieusement.

— En effet, appuya Hélène. Une question

cependant. Qui était ce Gédéon Catalogne mentionné sur la dernière plaque?

— Nous en reparlerons plus tard, ma nièce... Et toi, Thérèse, rien à dire?

— Moi, non, dit Thérèse. Je vous écoute aussi sans perdre un mot. Maman aime que je lui fasse un récit complet de notre promenade... Et François dit toujours qu'il n'a pas assez de mémoire pour me remplacer quand je le lui demande. Je ne le crois pas. C'est parce qu'il n'aime pas à parler, voilà tout. Et puis, il a tous ses oiseaux à soigner... Des hirondelles, des chardonnerets, même des moineaux.

— Cousin, dit François, qui revenait sur ses pas et n'avait pas entendu, par conséquent, les remarques de sa sœur Thérèse, cousin, il y a une plaque magnifique à l'angle sud-est des rues Saint-Laurent et Le Royer. Vite, vite, rendons-nous-y. Prépare bien ton calepin, Thérèse...

— Oh! oh! François, observa l'oncle, il y a plus qu'une plaque en cet endroit. Il y a un beau groupe sculpté dans la pierre même de l'édifice de la compagnie de thé Salada. Tu as raison d'être enthousiaste. Tout cela est fort artistique... Nous y voici... Mais lisons l'inscription d'abord. A toi, Hélène.

— Voici: *Près de cet endroit fut située la première école à Montréal fondée en 1657¹ par Marguerite Bourgeoys 1620-1700. Fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame.*

— Oncle, que c'est touchant ce groupe!... Je reconnais Marguerite Bourgeoys. Elle presse contre elle deux petites filles, une française et une sauvage... Alors, c'est ici que s'éleva le berceau de la Congrégation de Notre-Dame? interrogea Marie.

— Oui, apprit l'oncle, ici se trouva, il y a eu deux cent soixante-dix-sept ans le 30 avril dernier, cette célèbre "étable de pierre" qui avait servi de colombier, où "il y avait un grenier", et "où il fallait monter par une échelle par dehors pour y coucher"... Cette étable était devenue, en vertu d'un acte du 22 janvier 1658, la propriété de Marguerite Bourgeoys. Cette incomparable fondatrice de la Congrégation ne comptait alors que trente-huit ans. Son activité se montrait débordante. Elle tirait parti de tout avec art et dextérité... Oh! c'était une femme aux mérites peu ordinaires...

— Que cela me semble difficile, oncle, de remplacer le bel édifice de la Salada par une étable en pierre, soupira Hélène. J'y renonce.

Étienne de LAFOND

(À suivre)

¹ Le 30 avril 1658 serait préférable.

Concours Mensuels

CONCOURS D'OCTOBRE 1935

1 — Corriger:

- a) Payer trente sous dans la piastre
- b) une cruche empaillée
- c) une traverse à niveau
- d) un sleeping car.

2 — Devinette

Ecrivez herbe séchée en quatre lettres.

3 — Métagramme

- Avec C, je suis calme
Avec F, je suis une croyance
Avec L, je dirige les hommes
Avec R, je suis un potentat.

Faire parvenir ses solutions, au plus tard, pour le 24 octobre, en n'oubliant pas d'inscrire son adresse respective.

L'OISEAU BLEU

1182, rue Saint-Laurent

Montréal, P.Q.

Concours d'octobre 1935.

RÉSULTAT DU CONCOURS D'AOÛT-SEPTEMBRE 1935

1 — Métagramme:

Couffe
Touffe
Bouffe

2 — a) La capsule d'une bouteille

- b) Un *indicateur*
- c) Des *ondulations* (coiffure) à l'eau.

3 — Son Eminence le cardinal Louis-Nazaire Bégin.

Les gagnants du concours choisis par le sort sont:

Mlle Clémence Jacob

562, rue de Niverville
Les Trois-Rivières, P.Q.

M. Louis-Georges Lacroix

562, rue de Niverville
Les Trois-Rivières, P.Q.

Mlle Rita Saint-Onge

Couvent de Saint-Lin
Comté de l'Assomption

Mlle Anna Saint-Georges

9551, rue Hochelaga, Montréal

La Société de Saint-Jean-Baptiste a adressé à chacun de ces concurrents la prime qu'ils ont gagnée.

Demandez une de nos petites

BANQUES D'ÉPARGNE **à domicile**



Economisez les sous, les dollars
s'amasseront d'eux-mêmes.

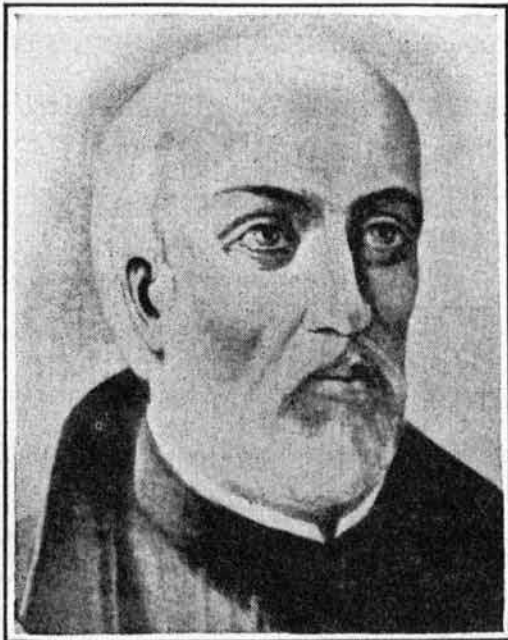
La Banque d'Épargne **de la Cité et du District de Montréal**

Succursales dans toutes les parties de la ville.

Une page d'histoire



CELUI QUI FUT UN SAINT



LE PÈRE JEAN DE BRÉBEUF
1598 - 1649

Le plus grand des huit martyrs jésuites canonisés en 1930 est bien le Père Jean de Brébeuf.

Haut de taille, vigoureux, énergique, infatigable, il se fit *sauvage* avec les Sauvages; il vécut de leur vie, les soigna avec un dévouement inlassable dans les épidémies qui les décimaient. Il avait fait le vœu, et il le renouvelait chaque jour, de tout souffrir pour la plus grande gloire de Dieu.

Aucune torture ne l'émut ni ne l'effraya. Fait prisonnier, il eut à subir avec son compagnon le Père Gabriel Lalemant les plus cruels tourments de la part des Iroquois. Ces barbares leur arrachèrent à tous deux les ongles des pieds et des mains puis, après les avoir dépouillés de leurs vêtements, ils les conduisirent, en les rouant de coups de bâtons, vers le lieu de leur sanglant supplice. Les poteaux de torture sont prêts. Le Père de Brébeuf s'agenouille auprès du sien, l'embrasse et le baise. Tandis que les feux s'allument, il encourage ses néophytes à supporter leurs souffrances avec courage.

Il n'exhale ni un soupir ni une plainte quand ses bourreaux lui enfoncent dans la chair des alènes rougies au feu et promènent sur ses plaies des charbons embrasés ou encore lorsqu'ils lui suspendent au cou un collier de haches brûlantes. Il ne cesse de prêcher pendant qu'un Huron apostat lui verse de l'eau bouillante sur la tête, en dérision du sacrement de baptême, ou que ses tortionnaires lui arrachent des lambeaux de chair qu'ils font griller et qu'ils mangent. Horreur!

Après lui avoir fendu la tête d'un coup de hache, les Iroquois, exaspérés mais émerveillés de tant de vaillance, lui ouvrent la poitrine, en arrachent le cœur qu'ils dévorent tout palpitant. Ils boivent son sang comme pour s'incorporer, disent-ils, le courage et la force de ce *grand sorcier*.

Pendant ce long martyre, comme pendant toute sa vie de missionnaire, le Père de Brébeuf n'eut qu'une ambition: souffrir pour Dieu dans toute la joie de son âme.

Quelles leçons d'énergie se dégagent pour les Canadiens français de tant d'héroïsme et de grandeur d'âme. Qu'ils s'inspirent d'exemples aussi beaux et aussi grands. Dans tous les domaines, aujourd'hui comme hier, ils ne devront leurs succès qu'à leur constance et à leur fermeté. Qu'ils n'hésitent pas à accorder leur confiance à une institution financière de chez nous qui a fait ses preuves. Le progrès et la prospérité de *La Sauvegarde*, la seule compagnie d'assurance-vie canadienne-française, contribueront à défendre leurs meilleurs intérêts économiques.

Encourager et fortifier *La Sauvegarde*, c'est protéger l'avenir de la famille canadienne-française.

Ecole Polytechnique de Montréal

FONDEE EN 1873

Travaux publics — Industrie
1430, rue Saint-Denis, Montréal

TELEPHONES :—

Administration :—

LAncaster 9207

Laboratoire Provincial des Mines :—

LAncaster 7880

PROSPECTUS SUR DEMANDE

ECOLES TECHNIQUES

DEPARTEMENT DU SECRETAIRE DE LA PROVINCE DE QUEBEC

L'HONORABLE ATHANASE DAVID, SECRETAIRE DE LA PROVINCE

- COURS TECHNIQUE — Cours de formation technique préparant aux carrières industrielles.
COURS DES METIERS — Cours préparant à l'exercice d'un métier en particulier.
COURS D'APPRENTISSAGE — Cours de temps partiel organisé en collaboration avec l'industrie. (Cours d'Imprimerie à l'Ecole Technique de Montréal.)
COURS SPECIAUX — Cours variés répondant à un besoin particulier. (Mécaniciens et véhicules-moteurs et autres).
COURS DU SOIR — Pour les ouvriers qui n'ont pas eu l'avantage de suivre un cours industriel complet.

AUGUSTIN FRIGON

Directeur Général de l'Enseignement Technique
1430, rue Saint-Denis MONTREAL

ECOLE TECHNIQUE DE MONTREAL

ECOLE TECHNIQUE DE QUEBEC

ECOLE TECHNIQUE DE HULL

POUR VOS RÉCEPTIONS, VOS FÊTES

Granger est la maison par excellence où
l'on se procure toutes les décorations
pour tables, salles, ainsi que jeux
et prix de tous genres.

Visitez nos rayons ou demandez
nos catalogues en spécifiant
ce que vous désirez.

GRANGER FRERES
LIMITÉE

La plus importante Librairie et Papeterie française
au Canada.

54 ouest, rue Notre-Dame LAncaster 2171

On n'a pas raison de craindre le long chômage des
vieux jours, quand on se bâtit une vieillesse
agréable. Voyez ce qui se passe chez nos socié-
taires. Ils ont même hâte de vieillir. Pour-
quoi? . . . Parce qu'ils pourront, enfin, se repo-
ser . . . heureux et tranquilles . . . grâce à la
puissance de leurs épargnes, accumulées . . .

DEPUIS L'ECOLE

CAISSE NATIONALE D'ÉCONOMIE

55, St-Jacques O.

Montréal

HArbour 3291